19 JANVIER 1952

IllinoisLibrary

N° 327 - 100 FRANCS

# ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

## E GÉNÉRAL DE LATTRE

RÉCHAL DE FRANCE

RT LE 11 JANVIER
A BIEN MÉRITÉ
DE LA PATRIE

oir pages 49 à 56.

## LES MÉRICAINS RÉARMENT

les conférences qui pour objet de mettre pied une armée opéenne progressent c lenteur, les Etats- s poursuivent à une ence accélérée un antesque effort de rmement. Dans tous domaines : militaire, al, aérien, l'Amérique lise ses énormes sources pour créer til militaire le plus fectionné (voir le pre- r article de l'enquête notre envoyé spécial Jean Besombes).

U OF I
LIBRARY

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

# POUR LES COTONS IMPRIMÉS

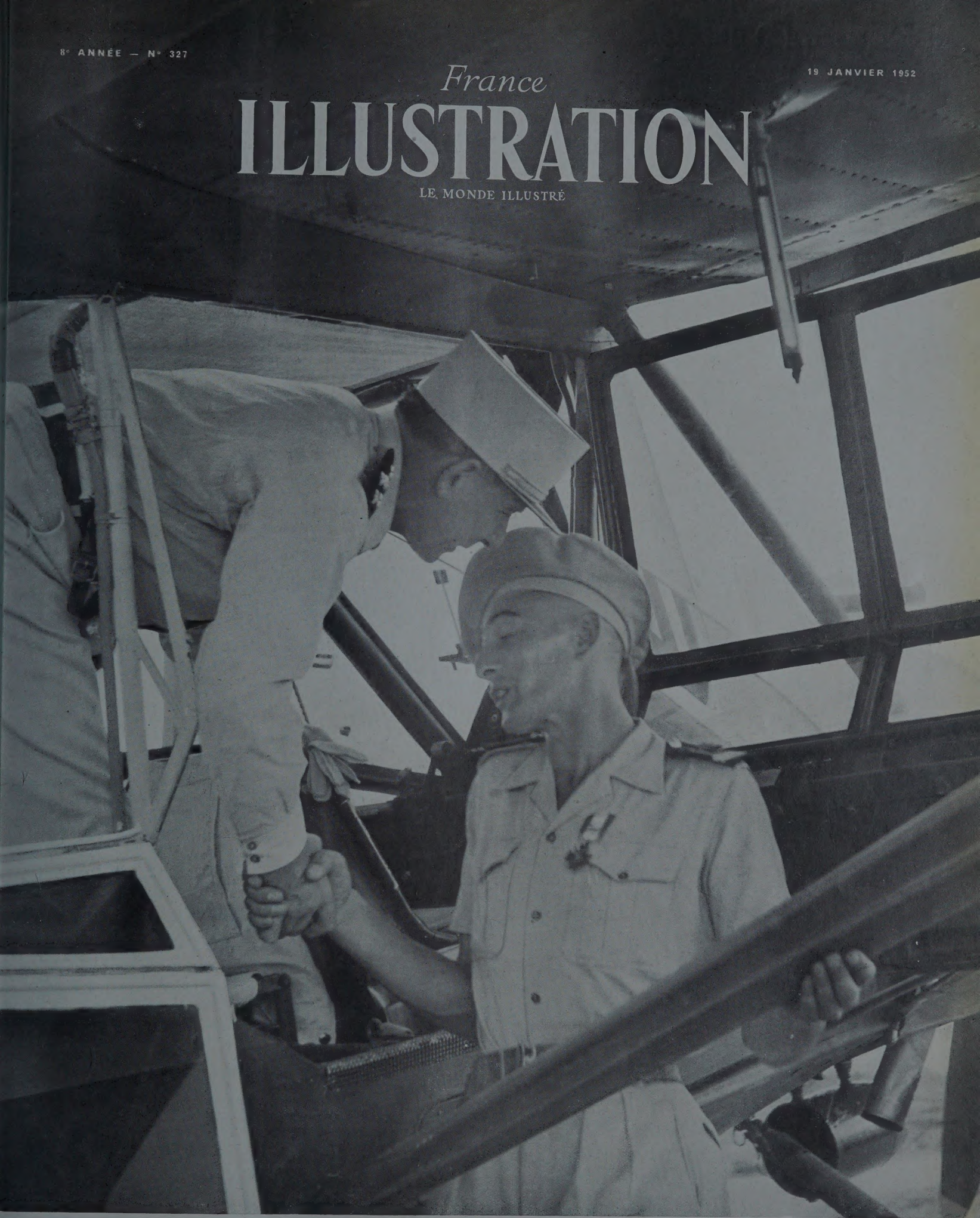
*Infroissables*

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

8e ANNÉE — N° 327

19 JANVIER 1952

France
# ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



## AU SERVICE DE LA FRANCE

N'y a-t-il pas un émouvant symbole dans cette poignée de main qu'échangent à bord d'un avion, en Indochine, le général de Lattre et son fils, Bernard, dont l'un allait tomber au champ d'honneur et dont l'autre, ses forces épuisées au service du pays, ne quitta son poste de combat que pour mourir ?

# INSTANTANÉS DE LA VIE DU MARÉCHAL D

Dans cette maison de Mouilleron-en-Pareds, petit village de Vendée, pays natal de Clemenceau, naissait le 2 février 1889 celui qui allait être un autre grand Français, Jean-Marie-Gabriel de Lattre de Tassigny.

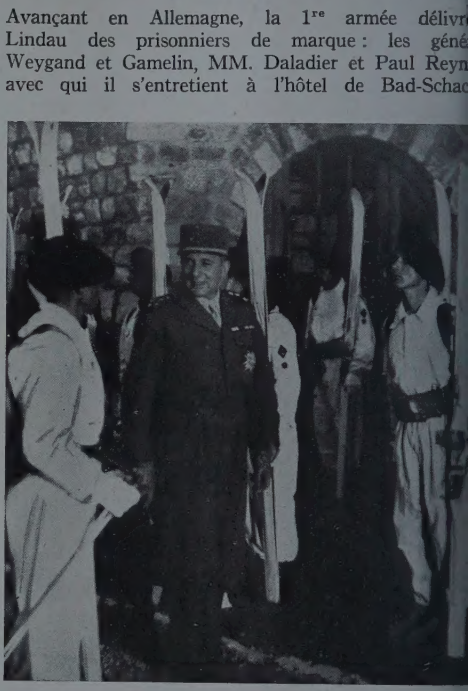
Officier d'élite, blessé six fois durant la Grande Guerre, puis une nouvelle fois dans le Rif, breveté de l'Ecole de guerre, il est en 1939, à cinquante ans, le plus jeune général de l'armée française.

Sous l'occupation, où on le voit avec le général Huntziger dans un camp de jeunesse, il organise la Résistance dans l'armée. Condamné à dix ans de prison et incarcéré à Riom, il s'évade et gagne Alger.

De la Méditerranée aux Vosges, du Rhin au Danube, la triomphale épopée de la 1re armée française, qui a fait du général de Lattre un des grands vainqueurs de la seconde guerre mondiale, l'a mené jusqu'à Constance. De son embarcadère, sur le lac, il contemple avec une légitime fierté les grandioses paysages sur lesquels ses troupes ont fait flotter le drapeau tricolore.

Au cours du rigoureux hiver 1944-1945, durant la campagne d'Alsace, le général expose aux correspondants de guerre français les grandes lignes de l'offensive qui va délivrer Colmar de l'occupation nazie.

Avançant en Allemagne, la 1re armée délivr Lindau des prisonniers de marque : les géné Weygand et Gamelin, MM. Daladier et Paul Reyn avec qui il s'entretient à l'hôtel de Bad-Schac



A Val-d'Isère, en 1947, de Lattre, chef d'état-m de la Défense nationale depuis novembre 1945, p en revue, avant d'assister à leurs exercices, détachements de chasseurs alpins en tenue de

Commandant en chef, en 1948, des forces terres de l'Europe occidentale, il devient, au Q. G. Fontainebleau, le principal collaborateur du maré Montgomery, qu'il accueille à son arrivée en Fra

# ATTRE DE TASSIGNY

t-commissaire en Indochine et comman-
en chef, il opère au Tonkin un magni-
redressement de la situation militaire.
ant le Laos, il sacrifie aux rites locaux.

u par le gouverneur anglais, Sir T. Gim-
il confère à Singapour avec les repré-
ants alliés en Asie du Sud-Est afin d'éta-
un front uni contre le communisme.

mort de son fils tué à l'ennemi, et dont,
M^me^ de Lattre, il conduit le deuil,
t douloureusement frappé le général, qui,
son agonie, répétait le nom du disparu.

# UN CHEF DE GUERRE

## PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA bataille de Colmar venait de prendre fin. La longue et glorieuse randonnée de la I^re^ armée française n'était certes pas achevée, mais elle marquait une halte, une pause dont on pensait qu'elle ne serait pas fort longue. Nous étions donc en février 1945 quand j'appris que le général de Lattre de Tassigny m'invitait à passer une semaine en Alsace, au siège de son quartier général, qui se trouvait alors à Schirmeck. Le général m'envoyait un de ses officiers pour me prendre en voiture. Cet officier était mon ami André Chamson, maître écrivain et soldat courageux. Les routes étaient encombrées de convois, les villes et les campagnes, ravagées par la longue épreuve. Le voyage nous prit plus d'une journée. Enfin nous arrivâmes dans une Alsace neigeuse, transie, toute secouée par les derniers combats.

Le général habitait une grande villa, hors du bourg. Le vestibule de cette maison se montrait constamment plein de gens de toutes conditions qui attendaient audience. Assez peu de civils ; des ecclésiastiques et des militaires, naturellement. Je fus m'installer à l'hôtel voisin et vins, pour le premier repas, nouer entretien avec les officiers du quartier général: tous avaient à nous raconter des histoires très exaltantes pour ceux qui, comme moi, pendant quatre années, avaient vécu dans l'espoir de la délivrance. Les visiteurs du général, ceux du vestibule, n'étaient pas fort loquaces : ils semblaient plutôt inquiets et attentifs. Parfois on entendait, à travers cloisons et portes, s'élever une voix furieuse. C'était, m'assurait-on, celle du maître, celle du chef. J'eus quelque peine à le croire, car, la colère passée, la victime « descendue en flammes », comme disaient à voix basse les habitants de cette demeure, je vis soudain paraître le général, souriant, disert, parfaitement à l'aise et, si l'on peut dire, serein. Il nous entraîna alors vers la salle à manger, qui était éclairée par le ciel d'hiver. Et, tout aussitôt, commencèrent de larges entretiens où de Lattre marquait une curiosité toujours en éveil, une parfaite liberté de jugement, et une courtoise modération qui eût peut-être bien surpris les visiteurs terrorisés, ceux qui patientaient encore dans l'antichambre.

Tout ce petit séjour durant, j'allais, dans la journée, conduit par Chamson ou par le docteur Worms, j'allais courir la province, voir les champs de bataille, les anciens camps de concentration et cette chère Alsace enfin retrouvée après de si longues souffrances. Le soir, le général de Lattre m'entraînait dans la chambre des cartes, comparable à celles que l'on voit sur les navires de haute mer. Il expliquait avec élégance et vivacité les opérations, parlait de ce qu'il entendait entreprendre pour refaire une armée, reconstituer des cadres, redonner une âme enfin à ce vieux pays militaire jeté par la défaite dans une amère consternation. Il savait, durant ces colloques, abandonner à la porte sa vibrante autorité, se détendre, causer librement, délicatement, sans fuir aucun sujet.

Un soir, il reçut à dîner les généraux américains qui avaient combattu sous ses ordres pendant la récente phase de la campagne et qui l'allaient quitter. Venu le moment des toasts, il parla clairement, vivement, avec beaucoup de chaleur, pour remercier nos alliés et leur donner, de la France ressuscitée, une idée lumineuse, une idée respectable. C'est un très clair et vivant souvenir.

★

J'ai revu, par la suite, mais assez rarement, le général de Lattre ; il était au petit nombre des chefs militaires sur lesquels nous pouvions compter dans notre laborieux relèvement. Je sentais que, si devait revenir l'heure de toutes les angoisses, de Lattre aurait été pour nous « un chef de guerre », comme dit si bien Péguy quand il peint l'angoisse d'une France foulée au pied. Puis, les années passant, j'appris le départ du général de Lattre pour l'Indochine et, un jour, la mort de son fils. Je ne peux penser sans douleur à certaine photographie où l'on voyait le chef d'armée faire, pour ne pas pleurer, devant le cercueil de l'enfant, un effort presque surhumain et qui le défigurait. J'eus, sur la vue de cette image, le sentiment d'une de ces souffrances qu'un homme, même très courageux, surmonte difficilement.

Je n'ai pas connu le jeune officier tombé sur la terre lointaine, mais je pense à lui souvent, et aussi au fils de Leclerc, en me rappelant ce petit lieutenant chef de poste, perdu dans la brousse, au bord de la rivière des Parfums, en face des tombeaux Ming-Mang, et qui nous saluait, naguère, debout sous la pluie, en montrant l'admirable sourire de la jeunesse immolée. C'est avec de tels enfants que le général de Lattre aura douloureusement passé la fin de sa vie mouvementée, là-bas, au bout du monde, dans l'enfer asiatique.

Loué soit l'homme qui accepte de lourdes tâches, de terribles tâches, et qui les poursuit sans faiblir, jusqu'au dernier souffle, même dans la douleur et le deuil !

# UN DEUIL NATIONAL

## PAR LE GÉNÉRAL WEYGAND

HIER, dans la chapelle des Invalides, devant les cercueils d'un jeune lieutenant et de ses compagnons d'héroïsme, nous unissions nos prières à celles de parents meurtris dans leurs affections les plus chères. Aujourd'hui nous revenons y prier pour le repos de l'âme de son père, le maréchal de Lattre de Tassigny, succombant, en pleine gloire, à un mal dont les fatigues qu'il s'est imposées pour le meilleur accomplissement de sa grande tâche ont accéléré la marche. Pourquoi faut-il qu'un implacable destin fauche toujours les meilleurs et perce le cœur des Français d'inguérissables blessures ?

Un universel hommage est rendu de toutes parts à l'œuvre de ce chef, aux espoirs qu'il portait en lui. D'éloquents articles rapportent les événements d'une vie tout entière consacrée au service de la France. Nous voudrions rappeler ici ceux qui témoignent du caractère vraiment exceptionnel de sa personnalité.

En août 1914 le lieutenant de Lattre, en reconnaissance avec quelques dragons, aperçoit une patrouille ennemie et lui court sus. Blessé d'un coup de lance, il tue de sa main l'officier qui la commande et un de ses hommes. D'entrée de jeu il conquiert sa première citation en réalisant l'exploit de paladin dont rêvaient tous les cavaliers à l'aube du jour où la cavalerie, se transformant, n'en pourra jamais plus connaître de semblables.

Rétabli, il réclame d'aller où le combat est le plus dur, le danger le plus grand, dans l'infanterie. Il y reçoit quatre blessures et y gagne huit citations à la tête d'un bataillon.

La guerre finie, le risque, donc pour lui l'attraction, est au Maroc. Il y court. Chef d'état-major des opérations de Taza, il est grièvement blessé.

Il se repose en suivant les cours de l'Ecole de guerre, en tête de sa promotion. Devenu vice-président du Conseil supérieur de la guerre, conquis par tant de mérites et de valeur, je l'appelle au nombre de mes collaborateurs immédiats. Pendant quatre ans je peux apprécier en lui des capacités remarquables, qu'il s'agisse de tactique, de stratégie ou de haute politique militaire.

A la tête du régiment de Metz il n'est pas sans étonner, par la somme et la nouveauté des efforts qu'il impose à ses soldats, par l'originalité d'une instruction sortant tout à fait des normes. Terriblement exigeant pour eux, tout autant d'ailleurs pour lui-même, il est compris et suivi. Il les touche au cœur en évoquant pour eux sur le champ de bataille de Verdun les plus pures gloires militaires de la France. Il leur a montré qu'il sait aimer.

En 1940, à la tête de sa 14e division, il se bat à Rethel, rejette trois fois l'ennemi au nord de l'Aisne et lui fait 1.600 prisonniers, avant qu'une menace d'enveloppement le contraigne à la retraite. Il ramène à Clermont une division dont il est justement fier. Elle a comme les autres beaucoup souffert, mais son esprit et sa tenue ont résisté aux pertes, aux fatigues, à la démoralisation de 400 kilomètres de combats en retraite. Dans les regards des braves que je récompense je distingue le reflet de l'âme de leur chef.

En Afrique, après l'armistice, il faut des chefs de premier ordre pour préparer l'armée d'Afrique à la revanche. J'ai obtenu le général Juin pour commander les troupes du Maroc. J'obtiens le général de Lattre pour la Tunisie, où nous sommes d'accord pour désarmer et interner les forces de Rommel, si la victoire anglaise les pousse jusqu'à nos frontières.

Lorsque après le débarquement allié en Afrique du Nord les Allemands envahissent le sud de la France, le général de Lattre, qui commande alors à Montpellier, décidé à ne pas se laisser étrangler au gîte, entreprend de regrouper ses régiments dans les Corbières et les Pyrénées. Il a déjà quitté Montpellier lorsqu'il est arrêté par ordre du gouvernement. Jugé et condamné à dix ans de prison, il est incarcéré à Riom, d'où il s'évade dans des conditions dont le détail vaudrait d'être conté. Il gagne Londres, puis Alger ; prêt aux tâches qui l'attendent.

Après un galop d'essai dans l'attaque de vive force de l'île d'Elbe, le général de Lattre reçoit le commandement de la 1re armée française, qui réunit les divisions victorieuses sous Juin en Italie à celles qu'il amène d'Afrique. Les Alliés ont débarqué en Normandie, l'heure de la libération de notre sol a sonné. Le 16 août le premier élément de la 1re armée débarque sur la côte de Provence ; en douze jours Toulon est conquis, Marseille libéré, 40.000 prisonniers sont capturés.

Alors commence la chevauchée épique de l'armée, que le général de Lattre pousse sans répit vers le nord. Le 12 septembre elle fait sa liaison avec un détachement de la division Leclerc, débarquée en Normandie ; 750 kilomètres de combats victorieux l'amènent aux portes de l'Alsace.

Sans accepter de perdre un jour, malgré la rigueur de la saison, le général de Lattre arrache l'Alsace à l'ennemi dans une série de manœuvres audacieuses et de rudes batailles, souvent livrées au milieu de tempêtes de neige. Il peut dire à ses troupes qu'elles ont mis en actes la parole de Turenne : « Il ne doit pas demeurer un homme de guerre en repos en France tant qu'il restera un Allemand en deçà du Rhin en Alsace. »

Mais le moment du repos n'est pas venu pour elles. Le 31 mars le général de Lattre leur donne l'ordre de franchir le Rhin. Les difficultés, des impossibilités même lui sont signalées. Pour lui elles n'existent pas, et l'armée passe ; les Américains sont déjà sur la rive droite ; il n'est pas question de rester en arrière. Karlsruhe tombe le 4 avril. D'un coup d'œil le général discerne le point essentiel; à travers la Forêt-Noire il pousse sur Freudenstadt, carrefour qui lui ouvre toutes les directions. Le 21 avril Stuttgart est occupé, le Danube franchi. Le 24 nos soldats, renouvelant le geste des grognards de la Grande Armée, hissent les couleurs françaises sur la vieille cité d'Ulm.

De la Provence au Danube l'armée de Lattre a battu deux armées allemandes, capturé 255.000 prisonniers, dont 34 généraux, libéré les deux tiers du sol national, dont l'Alsace. Elle a conquis une partie du Palatinat et de la Bavière, le pays de Bade, le Wurtemberg et le Vorarlberg autrichien. Son chef a bien gagné l'honneur de signer à Berlin au nom de la France l'acte consacrant, le 8 mai 1945, la capitulation du Reich.

Mais il ne considère pas ce privilège comme un glorieux acte de présence ; son souci majeur est que la France figure à sa vraie place. Dans la salle préparée pour la signature il constate l'absence de son drapeau ; il exige que cet oubli soit réparé. Au banquet qui suit la signature les toasts sont muets sur le rôle de notre patrie ; le général de Lattre refuse d'y prendre part avant que ce manque d'égards soit corrigé par un nouveau toast rendant justice à notre effort. Dans les formes les plus courtoises, mais les plus fermes, il s'est refusé à laisser porter atteinte à l'honneur de la France.

A la fin de l'année 1950 la situation s'est singulièrement aggravée en Indochine. Il faut là-bas un homme capable de réunir dans sa main l'ensemble de l'autorité civile et du commandement militaire. Le 13 décembre le général de Lattre est nommé haut commissaire avec pleins pouvoirs. Il accepte ce poste sans une hésitation, risquant son prestige dans le cas d'un insuccès, qui paraît à tous trop probable. Et voici que le miracle se réalise.

A peine débarqué à Saïgon et l'empereur Bao Daï salué, il vole à Hanoï, car c'est pour le Tonkin qu'il veut se battre. Il stoppe le départ des familles et appelle Mme de Lattre près de lui. Il galvanise les volontés et se débarrasse des faibles. Avant d'avoir reçu un seul homme de renfort il concentre, par un véritable tour de force aérien, les quelques éléments disponibles et inflige le 15 janvier un sanglant échec à la première grande offensive du Viet-Minh.

Après avoir résisté à une nouvelle attaque il déclenche, pour nettoyer le delta, l'opération Méduse. Bernard de Lattre s'y distingue et reçoit la Légion d'honneur de la main de son père. Ne négligeant aucune précaution, le général de Lattre a fait exécuter de grands travaux pour couvrir la région d'Hanoï d'une ligne de blockhaus chaque jour renforcée. Le 28 mai, dans une troisième offensive, le Viet-Minh éprouve un désastre total, après trois semaines de combats au cours desquels le lieutenant Bernard de Lattre tombe à la tête d'un escadron de Vietnamiens. L'armée vietnamienne est en pleine formation, et le général de Lattre a demandé à son fils de donner l'exemple en commandant une de ses unités.

En juillet il rappelle à ses devoirs la jeunesse cultivée du Viet-Nam : « Si vous êtes des patriotes, combattez pour votre patrie, parce que cette guerre est la vôtre : la guerre du Viet-Nam pour le Viet-Nam. La France ne la fera pour vous que si vous la faites avec elle. »

En septembre il part pour les Etats-Unis. On attend un militaire de bonne qualité, certes ; mais la masse comme les dirigeants sont conquis par la parole nette, sobre, éclairée, loyale d'un homme de premier plan qui leur fait comprendre la véritable portée de la lutte soutenue par la France aux lointaines frontières du monde libre.

Malgré un état de santé déjà inquiétant, le général tient à regagner tout de suite Saïgon. « Je reviens, dit-il en débarquant, avec une foi accrue dans l'avenir des Etats associés, avec une volonté nouvelle de les aider à accomplir leur destin et de me consacrer tout entier à leur jeunesse. Foi et volonté doivent être les mots d'ordre de tous... » Les 9 et 13 novembre il lance des offensives éclair sur les passages de la rivière Noire. Le 24 novembre il est de retour à Paris pour la première réunion du haut conseil de l'Union française. Il n'en repartira plus.

*
**

De tous ces actes, du premier combat au dernier d'entre eux — et nous en avons passé de mémorables, tels que la participation du général à la conservation de Strasbourg — retenons la répétition. Elle témoigne d'un besoin de servir et de se distinguer, d'une volonté d'être partout où il y a un acte à accomplir ; elle est le fait

AU MATIN DU 15 AOUT 1944 LE GÉNÉRAL DE LATTRE, REGARDANT MONTER A L'HORIZON LES COTES DE PROVENCE, VA ENTRER DANS L'HISTOIRE. PAR CE DÉBARQUEMENT COMMENCE L'ÉPOPÉE DE LA Ire ARMÉE FRANÇAISE, QUI DE TOULON A INNSBRUCK VA COUVRIR DE GLOIRE SES DRAPEAUX.

non seulement d'une acceptation courageuse, mais d'une recherche intrépide des grandes responsabilités. C'était pour Foch la pierre de touche du vrai chef.

Dans chacun de ces actes rien d'ordinaire : quand ce n'est pas le coup de vent génial d'une inspiration, c'est une note originale, imprévue, essentiellement personnelle qui le distingue. Leur constante réussite n'est pas l'effet du hasard ; il n'est pas de hasard qui ait cette constance. Il faut en chercher la raison dans les qualités multiples et insignes de l'homme.

Le général de Lattre avait en tout le sens de la grandeur. Le faste dont il aimait s'entourer était comme un manteau de cour dont il convenait de se parer quand on avait l'honneur d'être au service de cette reine qu'est la France.

Le général de Lattre était un chef impulsif, fougueux, ayant confiance en son étoile, audacieux pour saisir sa chance et en accepter les risques, que sa science militaire savait réduire au minimum.

Chef exigeant en vaillance, mais payant de sa personne ; ne souffrant pas d'opposition, n'admettant pas d'impossibilité une fois sa décision méditée et arrêtée; parfois difficile à servir en raison de ses exigences — on connaît ses colères vraies ou de commande — capable d'être dur dans ses propos s'il n'était pas compris et suivi, car il n'était tout à fait lui-même que s'il se sentait dans une atmosphère de confiance et de sympathie ; mais la générosité de son cœur et son charme naturel reprenaient vite le dessus.

Il était un conducteur d'hommes, parce qu'il les comprenait et les aimait. Il savait leur parler, faire passer en eux son élan, son esprit combatif, sa volonté de dominer.

Pour le bien connaître il faut relire la page de ses Mémoires où il expose dans quel esprit il procéda à l'amalgame dans son armée des Forces françaises de l'intérieur : « A tous les mérites, aux qualités de combattant acquises dans le maquis nous leur demandons d'ajouter un effort d'ordre, de discipline, afin que le pays reconnaisse déjà en eux une part reconstituée de l'armée de demain. A aucun prix nous ne devons décevoir ces hommes et laisser s'éteindre cette flamme admirable ; par conséquent, tout de suite, ces garçons des F. F. I. peuvent former des unités supplétives qui viendront au combat avec notre armée régulière. Rien ne pourra être fait dans l'avenir, la France nouvelle ne pourra se sculpter sans avoir dans sa propre matière cette glaise faite de toutes les douleurs, de cet instinct de conservation de la race et de la grandeur française. »

Pensées et langage d'un chef de guerre qui veut tirer le meilleur parti de ses forces ; et plus encore d'un homme d'Etat qui comprend que rien ne se bâtit que dans l'amour et l'union des cœurs.

C'est tout cela qui faisait du maréchal de Lattre de Tassigny une personnalité d'une exceptionnelle qualité. C'est ce que les Français sentent dans ces journées de deuil, et qui leur fait mesurer la grandeur de la perte dont souffre la France.

## DÉCLARATION DU PRÉSIDENT PLEVEN A « FRANCE-ILLUSTRATION »

La mort a frappé le général de Lattre au sommet de sa gloire et au moment où ses services étaient d'une valeur inestimable pour le pays.

L'esprit héroïque du général de Lattre doit lui survivre.

Qu'il nous aide à supporter cette épreuve.

Qu'il nous inspire pour achever son œuvre.

EN MOINS D'UN MOIS L'ARMÉE LIBÈRE LA PROVENCE ET REMONTE JUSQU'AUX VOSGES. APRÈS UNE RUDE CAMPAGNE D'HIVER L'ENNEMI REPASSE LE RHIN. AU PRINTEMPS DE 1945 NOUS PÉNÉTRONS EN ALLEMAGNE DU SUD ; LA Ire ARMÉE TERMINE LA GUERRE EN AUTRICHE, ET DE LATTRE SIGNE A BERLIN, AU NOM DE LA FRANCE, L'ACTE DE CAPITULATION.

# DÉCLARATIONS

## DE M. JEAN LETOURNEAU

MINISTRE D'ÉTAT
CHARGÉ DES RELATIONS
AVEC LES ÉTATS ASSOCIÉS

LA mort si soudaine du général d'armée Jean de Lattre de Tassigny nous laisse désemparés. Mais il serait indigne de sa mémoire et de l'exemple qu'il nous laisse de sentir monter le découragement. Tout au contraire, le chef incomparable de la 1ère armée française, le créateur de « Rhin et Danube », le haut commissaire de France en Indochine, le commandant sans égal du corps expéditionnaire d'Extrême-Orient nous laisse un seul message, mais impérieux : la foi en la France, l'amour passionné du devoir, l'attachement aux petits et aux humbles, le refus de tout abandon et de toute lâcheté.

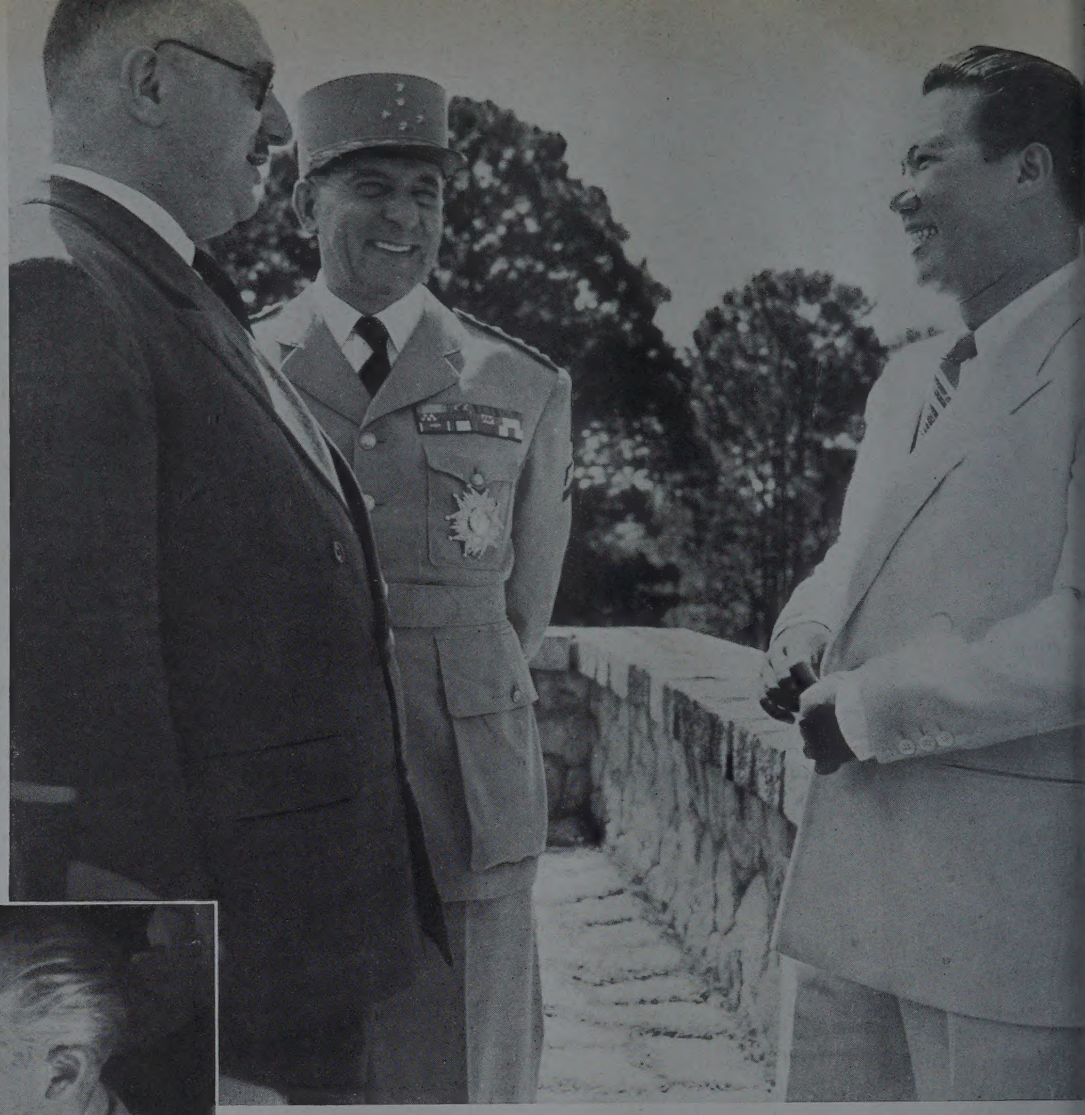
Puisse, dans notre monde désorienté, cette incomparable figure authentiquement de chez nous continuer à inspirer les gestes de la France.

## DE M. ALBERT SARRAUT

PRÉSIDENT DE L'ASSEMBLÉE
DE L'UNION FRANÇAISE

L'IMAGE qui restera inscrustée à jamais dans mes yeux est celle du général de Lattre au milieu de ses troupes, là-bas, sur la ligne de feu du Tonkin où je le retrouvai au lendemain de ses victoires éclatantes de janvier 1951. Il venait d'arriver depuis un mois à peine en criant : « Assez de reculs ! On va se battre et aller de l'avant ! » Et les combattants épuisés, recrus de fatigue, couverts de cicatrices, qu'il avait galvanisés, tendaient alors vers un combat sans merci les plus beaux, les plus fulgurants visages de héros qu'il soit possible d'admirer.

On prend devant de tels miracles la mesure d'un homme et de sa grandeur de chef. Je ne peux pas, je ne pourrai pas me résigner à sa disparition.



ARRIVÉ EN INDOCHINE EN DÉCEMBRE 1950, LE HAUT COMMISSAIRE VA SALU
S. M. BAO-DAI A DALAT AVEC M. LETOURNEAU ; PUIS, ACCOMPAGNÉ DU GÉNÉ
SALAN, IL GAGNE HANOI PAR AVION, OU IL VA PROCÉDER A L'ORGANISATION DE
DÉFENSE. — CI-DESSOUS : APRÈS SON APPEL A LA JEUNESSE DU VIET-NAM L
D'UNE DISTRIBUTION DE PRIX A SAIGON, IL EST FÉLICITÉ PAR M. TRAN VAN H

A Mytho, en compagnie du général Chanson, qui allait être, un peu plus tard, victime d'un attentat a Sadec, il décore une de nos admirables religieuses. — Ci-dessous : en pays moi, il reçoit l'hommage des guerriers.

A Washington, il convainc le président Truman et l'opinion américaine que les guerres d'Indochine et de Corée ne sont que deux aspects d'une même lutte (debout : MM. Bonnet et D. Heath).

## DÉCLARATION DU PRINCE BUU-LOC

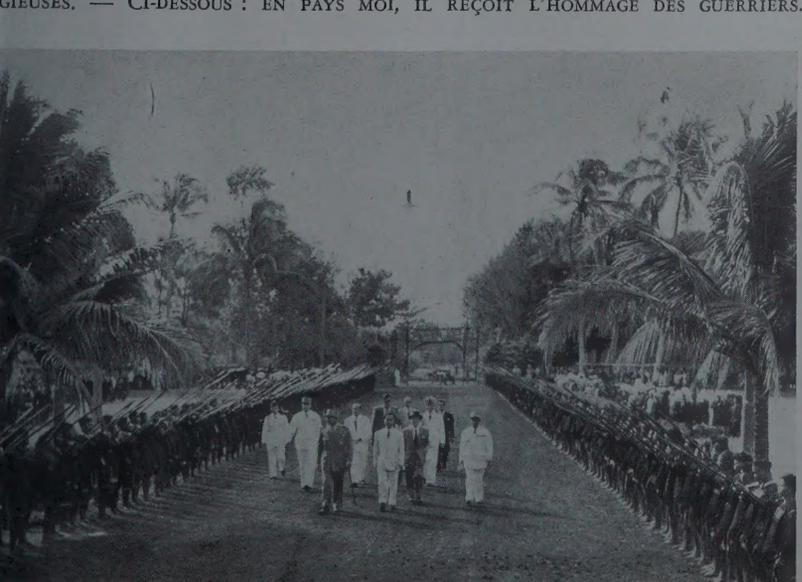
DIRECTEUR DU CABINET DE S. M. BAO-DAI A PARIS,
REPRÉSENTANT DU VIET-NAM EN FRANCE

LE Viet-Nam s'associe au grand deuil qui frappe la France et s'incline devant la mémoire du prestigieux soldat disparu.

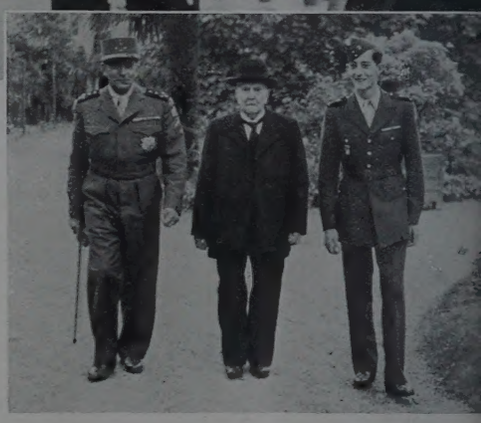
Le destin veut que les grands hommes partent au moment où nous avons le plus besoin d'eux. Mais nous sommes persuadés que la haute personnalité du maréchal de Lattre de Tassigny continuera d'éclairer les relations entre nos deux pays et l'avenir de l'Union française.

Pour la jeunesse vietnamienne la figure légendaire du maréchal de Lattre conservera toujours sa valeur d'exemple: exemple d'un héros et d'un chef entraînant, inspiré par le sens de la grandeur et de l'idéal.

Le 20 novembre il quitte l'Indochine pour n'y plus revenir. Cette image d'adieu nous le montre entre les drapeaux français et vietnamien... Symbole émouvant de l'union fraternelle qu'il cimenta.



« Rhin et Danube » a donné le nom de Bernard de Lattre au centre de repos de Wildenstein, près de Mulhouse, inauguré (ci-dessus) en septembre 1951. Ci-dessous : le corps est ramené de la clinique au domicile. A droite : en uniforme, il repose sur un lit de parade. Ici commence la légende du grand Français.



Aout 1946 : le général décorait son père qui administrait depuis 35 ans Mouilleron-en - Pareds.

Trois générations: entre son fils et son petit-fils, l'aieul. Le plus vieux reste seul.

**Dans notre prochain numéro :** Les obsèques nationales du maréchal de Lattre de Tassigny.

**Dans quelques jours, un ALBUM HORS SÉRIE** retracera la vie de ce chef prestigieux.

ASPECT DU RÉARMEMENT DES ÉTATS-UNIS ★★

# LES ÉTATS-UNIS RÉARMENT

**L'Assemblée nationale vient d'achever, dans les tribulations que l'on sait, le vote d'un budget dont une part considérable est consacrée aux dépenses militaires. « Nécessité impérieuse de remplir les obligations découlant du Pacte Atlantique », ont déclaré les ministres, pour justifier devant le parlement le chiffre colossal, eu égard à ceux des autres dépenses publiques, des crédits de la Défense nationale.**

**Au moment d'accepter, bon gré mal gré, ce fardeau, le Français interroge : « Mais les autres ? Que font-ils ? Nous aideront-ils ? » Les autres, dans son esprit, ce sont d'abord les citoyens des États-Unis. Ce sont eux qui ont « donné le branle » au réarmement européen, qui ont patronné le Pacte Atlantique et présidé à la naissance des organismes qui en découlent.**

**Depuis l'affaire de Corée — juin 1950 — l'énorme machine des U. S. A. a renversé la vapeur. Elle roulait auparavant sur la pente facile d'une progressive démobilisation. Elle file maintenant à toute allure sur le rude chemin d'un réarmement général.**

**A quel rythme ce réarmement s'effectue-t-il aux États-Unis ? A quel rythme se poursuivra-t-il demain ? Quelles sont et quelles seront les incidences de ce gigantesque déplacement d'activités sur la vie du citoyen américain, sur la capacité industrielle générale du pays et, par voie de conséquence, sur le monde ?**

**Quelles sont les doctrines stratégiques et tactiques du Pentagone ?**

**Dans quel esprit le citoyen américain accepte-t-il le changement de son mode de vie et l'inévitable sacrifice de bien-être que lui cause cette politique ? Dans quel esprit l'armée elle-même, du plus modeste des hommes de troupe au commandant suprême, accepte-t-elle cet effort ?**

**Ces questions préoccupent passionnément, légitimement, une France encore pantelante de ses blessures.**

**Le cadre des brefs comptes rendus qui vont suivre ne permet pas à leur auteur d'apporter les réponses conclusives, précises, que les lecteurs et lui-même eussent souhaitées. Plus modestement, à l'occasion d'un voyage récent aux États-Unis orienté sur les activités militaires de la grande République fédérale, l'auteur dira ce qu'il a vu, entendu ou senti.**

# LA POLITIQUE GÉNÉRALE DU RÉARMEMENT

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JEAN BESOMBES

La puissance militaire des Etats-Unis peut, très grossièrement, s'exprimer par un chiffre : 3.500.000 hommes aujourd'hui sous les armes.

Le rythme du réarmement peut être figuré par une courbe résolument ascendante. En dix-huit mois, le nombre des *enlisted men* a plus que doublé.

L'armée américaine dispose officiellement, pour ses forces terrestres, de vingt-quatre divisions — et l'on ne sait pas assez, en Europe, ce qu'est une division U. S. A. comparée à une division soviétique ; de 1.100 navires de guerre, auxquels s'ajoutent deux divisions un tiers de *Marines* ; d'une aviation de 95 *wings* bientôt portée à 143 (1 *wing* = 1 groupe). Ces chiffres sont la vérité de novembre 1951. De mois en mois, d'année en année, l'effort opiniâtrément poursuivi les grossira de façon impressionnante.

Encore ne traduisent-ils que l'aspect final, visible, de ce réarmement, un peu à la manière dont les voitures neuves parquées chez Ford ou à la General Motors attestent la capacité des usines qui les produisent. Le plus important, c'est précisément « l'usine », c'est le substratum économique, financier, industriel et psychologique sur lequel ils reposent.

Après le discours qu'il a prononcé, le 9 janvier, devant le Congrès, sur « l'état de l'Union », le président Truman proposerait — l'agence United Press l'assure — un budget de 86 millions de dollars, 30.100 milliards de francs, pour l'année 1952. Les seules dépenses militaires absorberaient 76 % de cette somme astronomique. En d'autres termes les contribuables américains consacreraient près de 23.000 milliards de francs — à peu près *sept fois le montant total du budget de la France* — au réarmement de leur pays et de leurs alliés.

Rien que durant le deuxième trimestre de 1951 les commandes du gouvernement à l'industrie, en fournitures militaires de toutes sortes, ont atteint 10 milliards de dollars, 3.500 milliards de francs. Dans le même laps de temps, les livraisons militaires de l'industrie aux armées se sont élevées à 4 milliards de dollars, 1.400 milliards de francs.

Les Etats-Unis, comme naguère la France, ont leurs champions de la guerre préventive, ici et là, dans les sphères politiques, dans les milieux d'affaires et, cela va de soi, dans l'armée. Mais l'ensemble de la nation, la grande majorité des parlementaires, les gouvernants, à commencer par le président Truman, les milieux syndicaux, dont l'influence est considérable — nous serions tenté d'écrire : prépondérante — les grands industriels, les agriculteurs et même les chefs militaires, le général Eisenhower entre autres, encore qu'hostiles, et tous violemment hostiles sur le plan philosophique au communisme, n'aspirent qu'à la paix.

Les milieux dirigeants américains considèrent les énormes dépenses militaires comme une prime d'assurance contre la guerre, prime pour la sauvegarde de leurs libertés, toujours moins onéreuse que la guerre elle-même. Ils la paient sans enthousiasme, mais avec résolution.

Ils veulent, sachant d'ailleurs, d'entrée de jeu, les risques que comporte la partie, pouvoir causer avec l'adversaire non sur un pied d'égalité, mais avec une large marge de supériorité militaire. Ou, en mettant les choses au pire, être prêts à répondre à la force par la force, et par une force telle que l'antagoniste, s'il est tant soit peu clairvoyant, juge d'avance la partie perdue.

Point de haine à l'égard des hommes, ni même de ressentiment, mais une aversion profonde pour tout système philosophique ou économique qui menacerait le citoyen dans ses modes de vie et dans ses libertés, celles de l'argent comme celles de la pensée.

Quoique moderne et positif plus qu'aucun autre, le citoyen américain, très souvent religieux, est attaché à une Eglise ou à une secte. Or les Eglises, en leur infinie diversité, sont profondément nationales, nationalistes même. L'amour des Etats de l'Union y est, après Dieu, le premier article de foi. Quel levier pour décupler l'énergie du réflexe de défense chez les croyants ! Et quel magnifique soutien pour la politique actuelle de la Maison Blanche !

L'agression nord-coréenne, c'est-à-dire communiste, de juin 1950 fut le « Pearl Harbour de la guerre froide ». Le Kremlin, non content d'avoir digéré, à la faveur de la guerre, une quinzaine d'Etats autrefois souverains, n'hésitait pas à aller plus loin ! Il spéculait sur le désir de paix des démocraties pour pousser ses conquêtes et pour réaliser, par des méthodes inspirées de celles du totalitarisme nazi, mais perfectionnées par l'astuce slave, le rêve d'hégémonie de Pierre le Grand. Eh bien, on allait voir !

Et l'on a vu le coup marqué en Corée, en dépit d'une situation dramatiquement inégale au début, l'état d'urgence proclamé par le président Truman, la naissance, puis les premiers résultats — que j'indiquais plus haut — d'un gigantesque plan de mobilisation.

## LA MOBILISATION INDUSTRIELLE

Sur ce plan, le gouvernement américain et son responsable, Mr. Charles E. Wilson, ne se font pas d'illusion. Ils savent que des mois, des années seront nécessaires à sa réalisation. Ils savent qu'ils sortent à peine du stade préliminaire du *tooling-up*, de l'équipement économique, agricole et industriel de la nation en tant qu'outil de guerre.

Sans doute le niveau de pointe de la production de la dernière guerre a-t-il déjà été rejoint, et dépassé (1). Mais ce n'est là qu'une première et brève étape. A longue échéance, il faut développer à la fois la fabrication et le potentiel de production des armes, les transports et les moyens de satisfaire *tous* les besoins de la population.

Le problème, au départ, consiste donc en une répartition de toutes les facultés de la nation entre le secteur militaire et le secteur civil : produire des armes, pouvoir, le cas échéant, en produire plus, plus vite, et de meilleures que l'adversaire, d'une part ; maintenir à un degré aussi élevé que possible le niveau de vie du pays, d'autre part. Problème ardu : les matières premières ne suffisent pas à couvrir des besoins immenses, il n'y a pas assez de machines-outils ni de matériels d'équipement, et l'on souffre d'une disette de techniciens, ingénieurs et spécialistes. Circonstances aggravantes : les alliés du Pacte Atlantique sont parties prenantes dans la distribution des matières premières, et ils attendent les matériels de guerre que leur ont promis les Etats-Unis en vertu du programme d'assistance militaire.

---

(1) A titre d'exemple : dans l'industrie aéronautique, la durée moyenne hebdomadaire des heures de travail est passée de quarante à quarante-quatre heures.

En un an, dans cette industrie, le nombre des ouvriers s'est accru de 60 % (185.000 en juin 1950, 300.000 en mai 1951).

En neuf mois, une usine de Cleveland, surgie d'un bâtiment réservé au stockage des haricots secs, a sorti ses premiers chars, en avance de trois mois sur le pla prévu.

### LA PÉNURIE DE MATIÈRES PREMIÈRES

Pour les matières premières, des mesures sont prises pour accroître, là où c'est possible, la production. Celle de l'acier, 100 millions de tonnes cette année, atteindra le rythme de 118 millions au milieu de 1953. On récupère méthodiquement les ferrailles, on exploite des gisements de fer à bas rendement, on ouvre des mines nouvelles au Labrador et au Venezuela.

Et l'on contrôle sévèrement les attributions au secteur civil.

Méthodes analogues pour les métaux qui entrent dans la composition des aciers spéciaux : chrome, manganèse, nickel, molybdène, tungstène, cobalt, etc.

Pour le cuivre, la situation est difficile. Bien que les Etats-Unis puissent satisfaire, grâce à leurs richesses naturelles, les trois cinquièmes environ de leurs besoins actuels, il leur faut importer. Des accords conclus avec le Chili — pays qui extrait à lui seul le sixième de la production mondiale — assurent aux Etats-Unis près de 80 % de la production du cuivre chilien, et réservent la plus grande partie du reste aux nations alliées.

Les autres métaux non ferreux : plomb, zinc, étain, requièrent des mesures de restriction et de contrôle.

L'aluminium et les alliages légers, exigés en grandes quantités par l'industrie aéronautique et comme succédanés du cuivre, font l'objet d'un programme qui portera leur production à près de 1.500.000 tonnes par an en 1954, soit *le double* du chiffre actuel. La difficulté, en ce qui les concerne, réside dans le développement de l'énergie électrique : une capacité supplémentaire de 1 million et demi de kilowatts sera nécessaire pour réaliser le plan.

Les autres consommateurs de courant étant, eux aussi, plus exigeants, le plan prévoit pour la fin de 1953 une production qui sera accrue de 40 %.

Bien que les Etats-Unis soient, de très loin, le premier pays producteur de pétrole, leurs puits ne suffisent pas à couvrir leurs besoins. Néanmoins ils exportent vers l'Europe et dans le monde entier. Ils dépendent, pour une part importante de leur consommation, de l'Amérique du Sud et, dans une moindre mesure, du Moyen-Orient. On comprend l'attention qu'ils portent à l'évolution du conflit entre Téhéran et Londres, et les multiples tentatives de médiation de la Maison Blanche auprès du gouvernement persan.

En tout état de cause, quarante-trois mille forages nouveaux ont été exécutés cette année dans les Etats de l'Union.

En bref, soixante-dix produits d'importance stratégique font l'objet du plan de mobilisation. Sous l'égide de Washington une conférence internationale des matières premières, groupant vingt-sept pays producteurs — d'où sont issus sept comités spécialisés — s'est réunie dans la capitale fédérale pour tenter de résoudre ce terrible problème de la rareté.

Sur le plan national, trois des produits-clés : l'acier, l'aluminium et le cuivre, sont distribués par un organisme particulier, le *Controlled Materials Plan*, lequel délivre aux industriels travaillant pour la défense nationale les certificats d'attribution pour les métaux contrôlés, sur la base des contrats passés avec l'administration. Les industriels font eux-mêmes ensuite la répartition de leurs allocations entre leurs divers sous-traitants.

Pendant la première moitié de 1951 le rationnement dans le secteur civil a été d'environ 30 % pour l'acier (industrie automobile exceptée), de 40 % pour le cuivre, de 50 % pour l'aluminium, par rapport à la consommation du premier semestre de 1950.

Les machines-outils, disions-nous plus haut, font défaut. Pour pallier en partie ce déficit on a eu recours aux cent mille machines stockées à l'issue de la guerre.

On supplée à l'insuffisance des bâtiments industriels en rendant progressivement à l'activité des centaines d'usines désaffectées.

L'entreprise privée, quelque importante que soit sa capacité financière, n'est pas toujours en mesure de soutenir l'effort qui lui est demandé sans une aide du gouvernement fédéral. Cette aide se manifeste sous des formes diverses : emprunts directs, emprunts de garantie, contrats de fournitures à long terme, dont bénéficient surtout les moyens et petits industriels. On estime que pour chaque dollar de contrat passé par l'administration 68 cents vont à de petits et moyens industriels.

### LE SPECTRE DE L'INFLATION

Cette énorme masse de crédits est-elle génératrice d'inflation ? On le redoute aux Etats-Unis. L'excédent des moyens monétaires sur la quantité de produits disponibles a déjà causé — nous en savons quelque chose en France, car le phénomène est mondial — une hausse des prix. On contient cette vague : 1° par l'augmentation de la production ; 2° par des taxes, par la restriction du crédit ; 3° on freine les achats par la réduction de toutes les dépenses qui ne sont pas de défense nationale ; 4° par le contrôle des prix et des salaires et, au premier chef, du prix de la viande (les Américains, comme nous-mêmes, connaissent la « hausse du beefsteak »).

De fait, les prix, depuis les mesures de blocage prises en février dernier, ont peu varié, alors qu'avant cette époque, et depuis l'affaire coréenne, ils avaient fait un bond considérable.

Le « planning » de mobilisation s'étend à l'agriculture, mais sous une forme plus souple et entièrement libérale, par le truchement d'une hiérarchie de comités.

Le sens civique des fermiers et l'extrême richesse agricole du pays donnent à cette méthode une efficacité suffisante.

Nouveaux emblavements en blé, culture sur de nouveaux espaces d'avoine, d'orge, de soja, de sorgho, de coton — dont la fibre a une importance stratégique — extension des prairies, le Yankee, même soldat, étant grand buveur de lait.

### LES PROBLÈMES INTELLECTUELS ET PSYCHOLOGIQUES

Le gouvernement et la direction du plan de mobilisation s'attachent des équipes innombrables de chercheurs et de savants. Mais ils se gardent bien de les enrégimenter. Le *Science Advisory Committee* coordonne l'ensemble des recherches, conseille les universités pour la formation la plus efficace des techniciens et des savants, tout en respectant, le fait a une telle importance qu'il doit être vigoureusement souligné, ce qu'on appelle là-bas *the atmosphere of self-determination*, expression et idée qui n'ont pas besoin d'être traduites pour être comprises par tous les Français.

Du point de vue psychologique aucune politique n'est possible, à longue échéance, sans le consentement, sans l'appui effectif de la grande majorité des citoyens. Les gouvernants des Etats-Unis ont, en ce domaine, une double tâche, dont les aspects sont contradictoires : infuser dans toutes les couches de la nation cet esprit de défense nationale qui fait accepter les efforts, les sacrifices matériels et humains ; modérer les élans excessifs, les manifestations de violence qui créent la « psychose de guerre » et conduisent au pire.

C'est pourquoi le citoyen américain n'ignore rien de son armée. Sauf sur les armes atomiques et spéciales, à propos desquelles des « fuites » fâcheuses ont imposé un secret de plus en plus rigoureux, la presse multiplie informations et images.

Les autorités militaires montrent assez volontiers leurs matériels, leurs méthodes d'entraînement de la troupe, leurs immenses camps.

Pour ma part, j'ai approché des civils américains venus de tous les horizons, hommes d'affaires, intellectuels, ecclésiastiques. Ainsi, le gouvernement américain montre-t-il aux contribuables comment il emploie les impôts énormes qu'il exige d'eux, et il fait d'eux les propagandistes bénévoles de la réalité de son effort.

L'armée elle-même est incluse dans ce système d'*indoctrination*. Chaque base, chaque école a son journal, où les nouvelles militaires côtoient le plus naturellement la photographie de la dernière *pin-up*. La discipline militaire est stricte : l'un des civils invités aux manœuvres auxquelles j'ai assisté — il avait été au cours de la guerre un brillant officier et, quoique héritier d'un des « rois » américains, avait risqué sa vie comme les autres — me faisait remarquer qu'il trouvait un peu « germanique » la raideur quasi automatique des hommes à l'exercice. Dans les camps, tout le monde, à commencer par le général commandant, vit dans l'enceinte militaire. Au camp de Fort Myers, près de Washington, le général Bradley lui-même a sa villa, qu'il habite. A l'issue d'un exercice, tous les participants, du général au plus humble des hommes, se font servir à la même cantine le même café au lait, les mêmes pâtisseries. Cet aspect démocratique de l'armée est, m'a-t-on assuré, respecté en temps de guerre.

Risques et avantages sont démocratiquement partagés. La mort au combat est considérée non pas comme une fin en soi, mais, justement, à mon sens, comme le pire des accidents, celui qu'il faut s'efforcer d'éviter. Aucune armée au monde n'est plus avare de son sang, aucune ne prodigue plus de moyens matériels pour en limiter les pertes, et pour sauver ce qui peut l'être. Mais ce profond respect de la vie, de l'individu, n'exclut nullement le courage. On ne se bat pas pour le plaisir, mais par nécessité. Quand il le faut, on va jusqu'au bout, sans forfanterie, sans faiblesse.

« Armée de luxe », a-t-on dit, qui se battrait mal contre un adversaire plus rustique, plus « spartiate ». Voire. La guerre de Corée n'administre-t-elle pas une preuve de la valeur du soldat « de luxe » en face de ce combattant excellent qu'est le Chinois ?

### L'AMÉRICAIN EST-IL BELLICISTE ?

Au terme de cette succession d'aperçus du réarmement des Etats-Unis, quelques observations s'imposent. Le citoyen américain, d'autant plus attaché à son pays que ses ancêtres proches ou lui-même l'ont librement choisi, ne souhaite nullement aller combattre, et mourir, à 10.000 kilomètres de son *home*. Il n'a pas l'âme d'un agresseur.

S'il subit, s'il accepte les contraintes que lui impose la situation : celles du service militaire, celles de lourds impôts, celles de contrôles et de restrictions économiques contraires à son libéralisme traditionnel, c'est avec l'espoir tenace de préserver, par des sacrifices mineurs, les valeurs morales et matérielles qui donnent sens et valeur à sa vie.

Inquiet, car il mesure les risques de la partie qu'il joue et sa propre vulnérabilité, il est résolu à mener le jeu jusqu'au bout, froidement, implacablement. Son complexe de supériorité, complexe qui fait sourire ou irrite, parfois, les citoyens du Vieux Monde que nous sommes, lui interdit de songer qu'il pourrait un jour, pour la première fois dans son histoire, devenir un vaincu.

Aussi réagit-il avec la vigueur propre aux âmes et aux organismes jeunes et forts.

Comme le hérisson philosophe du conte, il avait cru pouvoir se débarrasser de ses piquants et vivre dans un état de paix basé sur une mutuelle compréhension. L'imperméabilité présente des deux mondes antagonistes l'a convaincu de la vanité de cette politique, et il a choisi de conserver, et d'imposer au besoin, la paix par la force, *Peace through Strenght*. Il lui faudra beaucoup de sagesse et de pondération pour n'abuser point de sa colossale puissance.

Cette puissance est le fondement d'une confiance en soi, d'un optimisme également inaltérables. Or, aux Etats-Unis, Firmin Roz le notait avant la première guerre mondiale, et l'observation demeure juste, c'est presque toujours l'optimisme qui est la vérité.

UN FUSIL-MITRAILLEUR (A G.) COUVRE L'ATTAQUE LANCÉE CONTRE UN OUVRAGE PAR UN « TEAM » DE MARINES DISSIMULÉ PAR DES ENGINS FUMIGÈNES.

**ASPECT DU RÉARMEMENT DES ÉTATS-UNIS** (SUITE)

# L'INFANTERIE, REINE DES BATAILLES...

CERTAINE propagande — qui, dans les pays occidentaux, n'a trouvé que trop de crédit auprès des esprits simplistes ou apeurés — s'est traduite en France par la formule : « Nous serons la *piétaille* de l'armée atlantique. » Ainsi donnait-on à entendre que les Etats-Unis se réservaient, dès l'abord, dans l'hypothèse d'un conflit mondial, l'emploi des armes coûteuses en matériel et relativement peu onéreuses en hommes, marine et aviation.

A ceux qui inclinaient à penser ainsi la guerre de Corée et l'envoi en Allemagne des premières divisions américaines de l'armée atlantique ont déjà fourni matière à réflexion. S'ils avaient visité, au surplus, certains camps d'entraînement aux Etats-Unis, ils devraient, en toute bonne foi, convenir de leur erreur.

L'exemple de l'Ecole d'infanterie de Fort-Benning est, à cet égard, édifiant. Fort-Benning est le Coëtquidan américain de l'infanterie. Installée à la limite ouest de la Georgie et de l'Alabama, l'école dispose d'un terrain d'environ 75.000 hectares, superficie comparable à celle du département de la Seine, sillonné par plus de 800 kilomètres de routes. D'innombrables bâtiments, les uns, permanents, dont le confort et l'ampleur feraient rêver les officiers de notre direction du génie, les autres, du type baraque, pourvus des commodités que requiert la vie de camp, permettent d'abriter la population d'une ville entière. Près de cent mille personnes y ont vécu à la fois pendant la dernière guerre, et sa capacité normale est d'environ 55.000 âmes. Il y a plus de deux mille logements pour familles d'officiers et de sous-officiers. Car Fort-Benning, comme les autres camps où j'ai séjourné, abrite aussi femmes et enfants. Sports et distractions sont largement prévus : cinq bibliothèques, cinq clubs, six théâtres ou cinémas, un stade de 10.000 places, cinq piscines de plein air et une couverte, deux terrains de golf, dix-sept courts de tennis, d'innombrables terrains de ballon et surtout de base-ball, ce jeu national. Il y a des écoles pour un millier d'enfants et des hôpitaux avec non moins de 2.300 lits. Ce camp, immense et varié, permet l'entraînement tactique de grandes unités, aussi bien que les tirs d'exercice. Quatre tours de 80 mètres, sans parler de plus modestes pour débutants, offrent tous les moyens de préparer les parachutistes.

Enfin, la base aérienne de Lawson, incluse dans le camp, assure l'entraînement combiné de l'infanterie, de l'aviation et des troupes aéroportées. Tous les types d'appareils peuvent en

décoller et y atterrir. J'ai assisté, successivement, au chargement, au décollage et au lâcher de camions, de containers, d'un *howitzer* (canon de 105 millimètres) avec son tracteur et d'une centaine de parachutistes.

Il serait fastidieux de décrire ici par le détail la démonstration des armes d'infanterie — y compris les chars — et l'exercice d'attaque d'une position par un *team* d'infanterie soutenu par des chars auxquels je fus convié.

Les armes d'infanterie : fusil M. 1 classique (calibre 7 mm. 62) et modèle modifié pour l'emploi sous les très basses latitudes, pistolet mitrailleur (calibre 45), carabine automatique Browning (calibre 30) avec son bipied, mitrailleuse légère (calibre 30), mitrailleuse Browning (calibre 50) et mitrailleuse lourde (calibre 30) sont bien connues ici.

De même les armes d'accompagnement à tir courbe, mortiers de 60 et de 81 millimètres. Un nouveau venu, de 4,2 pouces (environ 106 millimètres), ne diffère essentiellement des précédents que par son calibre et par son poids.

Les lance-grenades adaptables au fusil, les deux types de lance-fusées — lisez « bazookas » — de 2,36 et 3,5 pouces (59 mm. 6 et 88 mm. 4) n'appellent pas d'observations particulières, non plus que les lance-flammes.

L'armement d'infanterie américain est comparable à celui produit par les arsenaux français. A l'avantage du nôtre, toutefois, la puissance de perforation de notre bazooka.

La lunette à rayons infra-rouges, dite *snooperscope*, et son application aux armes individuelles, le *sniperscope*, permettent respectivement l'observation et le tir de nuit ou par mauvaise visibilité.

Trois canons sans recul, d'une extrême légèreté, s'inspirent des mêmes principes que le nôtre. Trois calibres : 57, 75 (comme dans l'armée française) et 105 millimètres.

Enfin, des chars moyens M. 47, armés d'un canon de 90 millimètres, exécutèrent des tirs sur plaques de blindage. Les épaisseurs de pénétration sont *restricted*. Il m'a paru que notre rapide chasseur de chars de 13 tonnes, avec son canon de 75 millimètres, doté d'un projectile à très grande vitesse initiale, fait aussi bien, sinon mieux.

L'exercice tactique exécuté devant nous par un *infantry-tank-team* — c'est-à-dire une compagnie d'infanterie épaulée par une section de chars — mit en relief l'importance qu'attache l'instruction américaine à une coopération étroite, constante, poussée à la perfection de l'arme blindée avec le fantassin, et l'abondance — qui paraîtrait un luxe si en cette matière trop pouvait jamais être assez — des moyens de liaison entre les deux éléments du *team*.

En bref, l'infanterie des U. S. A. dispose aujourd'hui d'armes telles qu'une division possède une puissance de feu supérieure de 141 % à ce qu'elle était en 1941. Dans les six dernières années, de 1945 à 1951, cet accroissement a été de 64 %. Et il ne s'agit là que d' « armement classique » !

Les tacticiens américains ont faite leur, sans l'énoncer dans les mêmes termes, la vieille formule : l'infanterie, reine des batailles. J'insisterai sur ce point, que je crois assez méconnu de l'opinion française. S'ils proclament l'efficacité et la grandeur des actions aérienne et navale dans le passé récent, ils posent en fait que la victoire finale sur l'ennemi a toujours été obtenue sur le terrain, donc par l'infanterie.

Le conflit coréen vient confirmer — et combien chèrement ! — leur doctrine. S'il n'y a point de conquête *physique, humaine* du terrain, les installations vitales de l'ennemi, même détruites, sont relevées. Un adversaire résolu résiste jusque dans les ruines.

L'infanterie, ajoutent-ils, arme du combat rapproché, du combat sans trêve ni repos, est de toutes les armes la plus exigeante, qui demande à l'homme : intelligence, connaissances techniques, courage, audace, maîtrise de soi. Aussi le commandement responsable de l'*Infantryman* doit-il tout mettre en œuvre pour accroître sa puissance au combat et ses chances de victoire, car devant lui, dit l'instruction américaine, il n'y a rien. Rien, sinon l'ennemi.

PENDANT QU'UN FUSIL-MITRAILLEUR IMMOBILISE L'ENNEMI, LE CHEF DE SECTION (AU MILIEU) REÇOIT LES INSTRUCTIONS DU COMMANDEMENT AU MOYEN D'UN POSTE DE RADIO PORTATIF « WALKIE TALKIE ».

# AVEC UNE GITE DE PLUS DE 70 DEGRÉS LE « FLYING

PENDANT deux semaines le monde entier a suivi avec une admiration angoissée l'aventure du *Flying Enterprise* et de son commandant, le capitaine Carlsen, qui constitue, à coup sûr, un des plus pathétiques chapitres de l'histoire maritime.

Le *Flying Enterprise* est un cargo américain de 6.700 tonnes qui appartient à la Société Isbranston de New-York. Quand il quitta Hambourg, le 22 décembre, pour New-York, il portait cinquante-deux personnes, dont dix passagers. Ses cales étaient remplies d'une importante cargaison, notamment des caisses d'objets d'art. Son capitaine, Kurt Carlsen, Danois naturalisé Américain, a trente-sept ans. C'est un rude marin qui navigue depuis l'âge de quatorze ans. Les premiers jours du voyage se passèrent bien. Mais la tempête se déchaîne le 25. Le vent souffle à 160 kilomètres-heure. Jusqu'au 28, dans la bourrasque et le brouillard, le capitaine Carlsen lutte pour redresser son navire, qui craque de toutes parts, et pour essayer de retrouver sa route, dont il a dû dévier.

Le 28 le *Flying Enterprise* est en détresse à environ 250 milles S.-O. de l'Irlande. La tempête fait toujours rage. Le bateau, fatigué, se brise à hauteur d'un hublot. Appels de détresse. Trois navires américains : le *Southland*, le *Golden Eagle* et le torpilleur *John W. Weeks*, s'approchent du *Flying Enterprise*. Le capitaine ordonne d'évacuer le cargo.

La mer est démontée ; les bateaux sauveteurs ne peuvent mettre de canot à la mer. Carlsen ordonne alors :

« Mettez les ceintures de sauvetage. Sautez. Tenez-vous par la main deux par deux en vous lâchant dans le vide. Un homme d'équipage avec un passager. Une fois dans l'eau ne lâchez pas prise. Continuez à vous tenir l'un à l'autre, les sauveteurs vous apercevront. »

Et, miracle ! les cinquante-deux personnes furent toutes sauvées.

A bord, Carlsen demeure seul. Il se réfugie dans le poste de pilotage, où il installe un appareil radiotéléphonique de fortune qui lui rendra les plus grands services. Le cargo dérive, surveillé par les trois bateaux accourus, mais la tempête, qui continue, ne permet pas à ces derniers de le joindre. Le 30 décembre Carlsen place dans un *container* étanche les papiers du navire et une lettre adressée à sa famille pour le cas où il lui arriverait malheur. Le 31 il signale que tout va bien et s'excuse du dérangement qu'il inflige à ceux qui sont venus lui porter aide !

Voici le 1er janvier. Utilisant son appareil de radio, qu'il a amélioré, Kurt Carlsen transmet ses vœux au *John W. Weeks*, annonçant sa volonté de demeurer à bord. Toute la journée du 3 le remorqueur *Turmoil* s'efforce d'accrocher le *Flying Enterprise*. Vaines tentatives. Le câble échappe à Carlsen. Cinq fois encore, le lendemain, il échoue. Mais dans l'après-midi le maître d'équipage du remorqueur, Roger Dancy, se jette dans l'eau glacée, rejoint le cargo, se hisse à bord. Et le 4 janvier le *Turmoil* parvient à passer une haussière et à prendre en remorque le *Flying Enterprise*.

Les éléments devaient pourtant l'emporter sur l'héroïque obstination des deux hommes. La tempête reprit avec plus de violence. Le câble cassa et le *Flying Enterprise* partit à la dérive. Heures d'angoisse pendant lesquelles on craignit que le bateau n'allât se briser sur les récifs ! Tous les efforts pour le prendre de nouveau en remorque furent vains. Le 10 janvier, à 16 h. 10, le cargo, désemparé, véritable épave, sombra. Une heure plus tôt Carlsen et son compagnon l'avaient abandonné et avaient été recueillis par le *Turmoil*. Celui-ci les ramena à Falmouth, où une réception triomphale les accueillit.

# 'NTERPRISE », COMPLÈTEMENT DÉSEMPARÉ, A PU

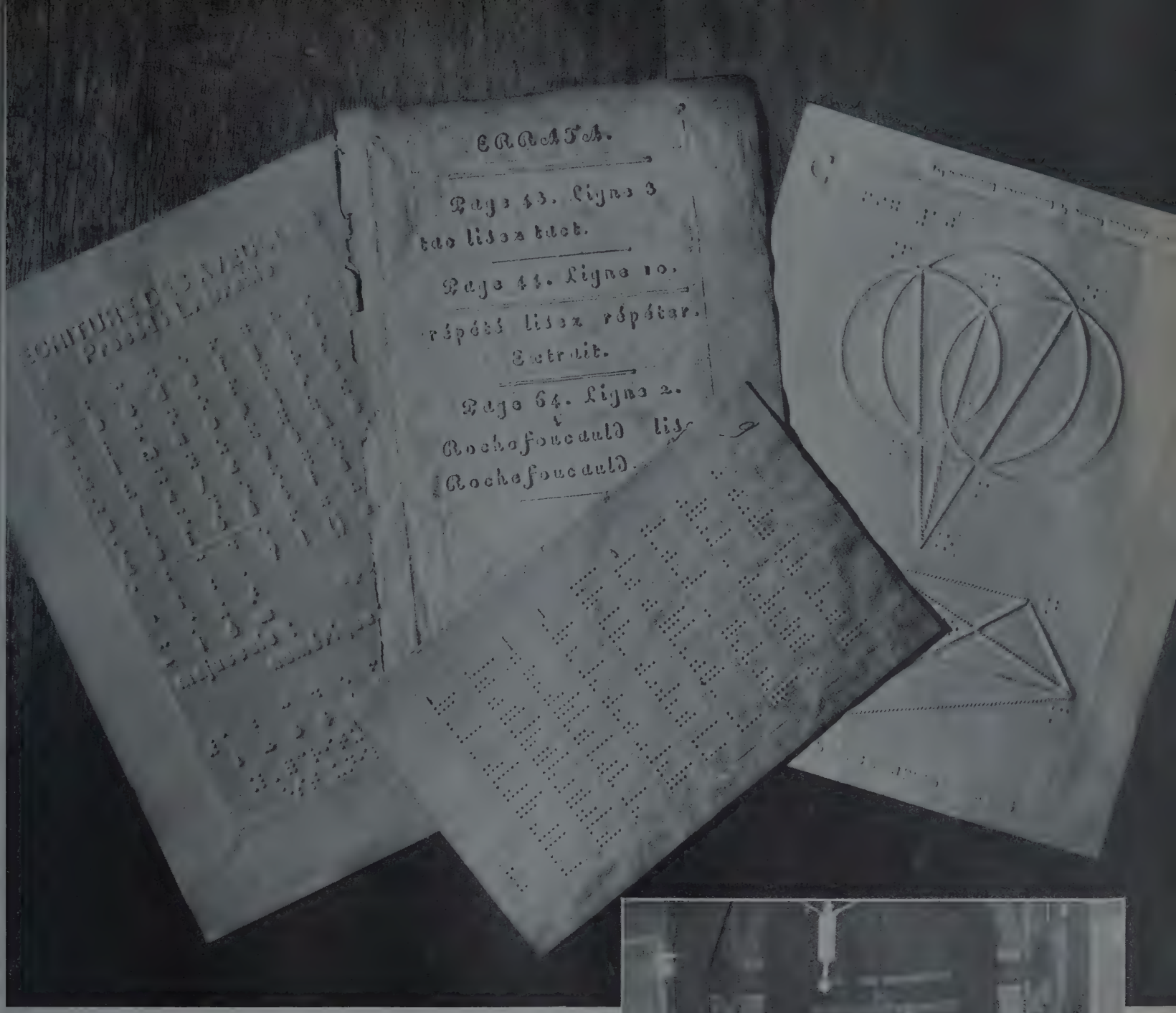
DONNANT DE LA BANDE, FAISANT EAU, LE CARGO ÉTAIT A TOUT MOMENT MENACÉ DE CHAVIRER. L'HABILETÉ ET L'ÉNERGIE DE SON CAPITAINE...

... QU'ON APERÇOIT CI-DESSOUS, ENTOURÉ D'UN CERCLE, PARVINRENT A LE MAINTENIR JUSQU'A CE QU'IL PUT AVEC PEINE ÊTRE PRIS EN REMORQUE.

# GRACE A SON « CAPITAINE COURAGEUX » ...

KURT CARLSEN →

*... TENIR LA MER DEUX LONGUES SEMAINES*




LA MESSE DU CENTENAIRE DE BRAILLE EN LA CHAPELLE DE L'INSTITUTION. CI-DESSUS, QUELQUES SPÉCIMENS D'IMPRESSIONS EN RELIEF A L'USAGE DES AVEUGLES. LE DOCUMENT EN BAS DE PHOTO MONTRE LE PROCÉDÉ BARBIER.

# GRACE A BRAILLE

## MORT IL Y A CENT ANS

## LES AVEUGLES NE SONT PLUS DES EMMURÉS

PAR ROGER DARDENNE

A L'EXTRÉMITÉ du boulevard des Invalides, au seuil de Montparnasse, l'Institution nationale des jeunes aveugles étend sa façade élégante que précède un jardin. Elle est la plus ancienne école d'aveugles du monde entier. Valentin Haüy l'ouvrit en 1784. Le roi la patronnait et la Société philanthropique se chargeait de son entretien. Dans la chapelle de cette institution une messe était dite il y a quelques jours à l'intention d'un aveugle illustre, bienfaiteur de ceux qui, comme lui, sont privés de la lumière. Le 6 janvier de cette année tombait en effet le centième anniversaire de la mort de Louis Braille. Il était naturel que dans cette maison s'élevât l'hommage du souvenir et la prière de la reconnaissance.

Donner aux aveugles le moyen de n'être pas coupés du monde, de pouvoir profiter du bénéfice de la lecture est une préoccupation bien antérieure à Braille. L'emploi de caractères en relief rendait évidemment service, mais était fort insuffisant.

M. Raynaud, surveillant général (a dr.), et M. Fouilleul avec notre collaborateur.

Le chef de l'atelier de petite menuiserie explique a un élève attentif le fonctionnement d'un tour.

La fabrication des brosses est un des métiers de jeunes aveugles apprennent a l'institut

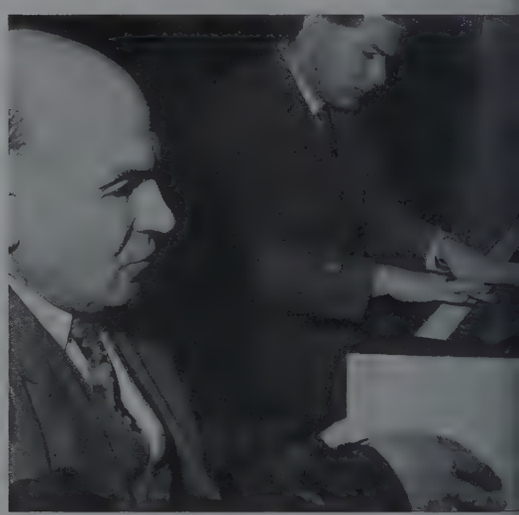
Travaux manuels : l'enfant apprend a reconnaître et a assembler des pièces de bois.

Exécuter des dessins d'après un modèle est un exercice qui met la patience a l'épreuve.

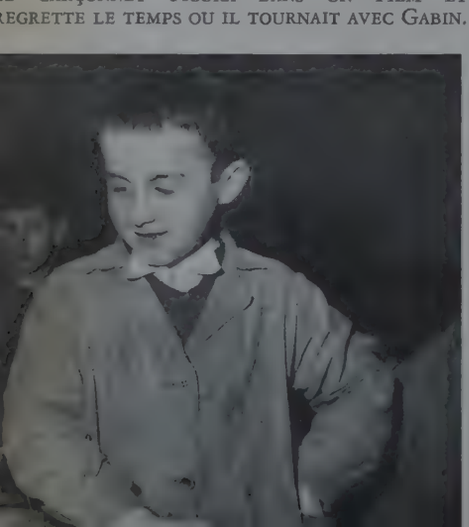
L'activité de l'atelier de lutherie est gran Un élève s'applique a réparer un violonce

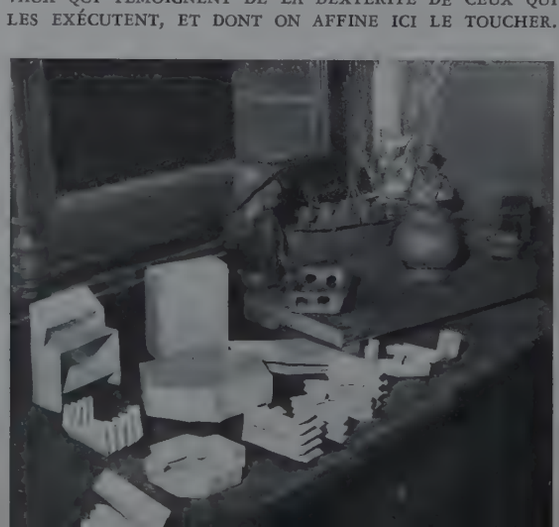
La facture et l'accordage des pianos sont la base des cours professionnels. Ci-dessous, ce garçonnet figura dans un film et regrette le temps ou il tournait avec Gabin.

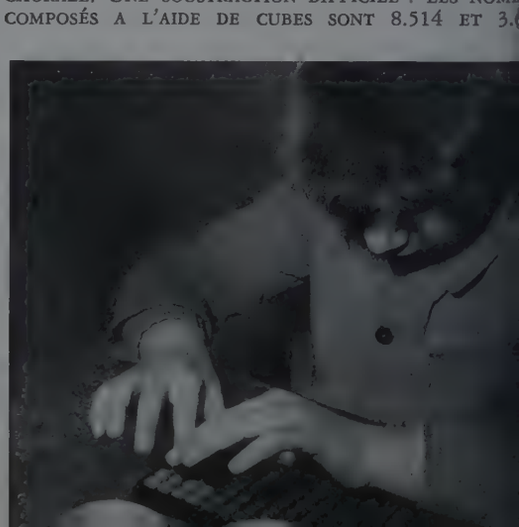
Une leçon d'orgue. Le professeur, aveugle lui aussi, guide l'élève sur le double clavier. Quelques travaux qui témoignent de la dextérité de ceux qui les exécutent, et dont on affine ici le toucher.



Toute la journée la maison retentit de musi Pianistes et violonistes s'exercent, ainsi que chorale. Une soustraction difficile : les nom composés a l'aide de cubes sont 8.514 et 3.







MATÉRIEL DE NOTRE PHOTOGRAPHE INTÉRESSE CES PENSIONNAIRES. CELUI SE PENCHE SUR LA BOITE A CONSERVÉ UNE LÉGÈRE PART DE VISION.

RÉFECTOIRE, LES AVEUGLES, QUI AVANCENT D'ORDINAIRE AVEC UNE SURPRENANTE URANCE, MARQUENT QUELQUE HÉSITATION A RETROUVER LEURS PLACES.

JEUNES FILLES EXÉCUTENT AVEC UNE ADMIRABLE HABILETÉ DES DENTELLES DES TRICOTS. SOUS LE PRÉAU ET DANS LA COUR DES GROUPES SE FORMENT DÉAMBULENT AU GRÉ DES SYMPATHIES ET DES AMITIÉS QUI SE NOUENT DANS TTE MAISON OU PEUVENT DEMEURER JUSQU'A 21 ANS CEUX QU'ELLE ÉDUQUE.

Si l'on connaît, au moins approximativement, la méthode de Braille, on sait moins en général que celui-ci eut un prédécesseur en Charles Barbier, un officier d'artillerie, qui imagina le premier un système conventionnel de points destiné à rendre la lecture plus aisée.

Ce détail historique n'enlève rien au mérite de Louis Braille. Si Barbier avait en effet apporté une amélioration certaine, la difficulté de lire n'en demeurait pas moins grande pour les non-voyants. Les points étaient trop nombreux. L'idée de génie de Braille fut de n'en utiliser que six dont les diverses combinaisons permettent de former toutes les lettres, les accents, les signes de ponctuation, certains signes nécessaires à la musique (disons par exemple pour les musiciens qu'un indice particulier permet de reconnaître chaque octave du piano).

## UNE ÉCOLE SANS CAHIERS NI TABLEAUX NOIRS

Tous ces détails nous les avons appris en visitant l'Institution nationale des jeunes aveugles. Car celle-ci est une école où fonctionnent classes primaires et cours secondaires jusqu'à la 3e moderne inclusivement. Les classes ressemblent à toutes les classes du monde. De jeunes êtres se penchent avec application pour noter règles et exemples et se relèvent pour suivre le commentaire du maître. Seulement, ici, point de cahiers, points de stylos et, bien entendu, point de tableau noir. Les élèves sont armés d'un petit poinçon. Ils en perforent une feuille de papier fixée sur une tablette métallique et muni d'un guide. Ainsi forment-ils lettres et mots : c'est l'écriture Braille.

Ce qui surprend le visiteur, c'est la rapidité avec laquelle ces aveugles écrivent. Le professeur d'une classe élémentaire nous disait : « Ils ne mettent pas beaucoup plus de temps à apprendre à lire et à écrire que les voyants. » Résultat dû sans doute à l'habileté tactile généralement innée chez l'aveugle qu'on s'attache ici à développer au maximum.

Et le calcul ? Le procédé d'enseignement n'est pas moins ingénieux. Il repose aussi sur l'emploi des points. On se sert de petits dés dont les faces portent en relief des séries de points correspondant aux chiffres. L'aveugle tourne et retourne ces cubes et apprend ainsi à procéder aux opérations arithmétiques.

Nous venons de dire qu'on s'attache à développer autant que possible l'habileté manuelle des jeunes aveugles. Pour s'en rendre compte il faut voir une classe de travail manuel. Pliages compliqués, reproductions de modèles de dessin géométrique ou d'objets, travaux de menues constructions assez semblables au « meccano » avec lequel tant d'enfants aiment à jouer, tout est mis en œuvre pour affiner le sens du toucher et accroître la dextérité digitale. L'opinion courante qui veut que l'aveugle soit fort adroit est généralement exacte. Il semble que chez lui une sorte de report s'établisse au bénéfice du toucher pour compenser la privation de la vue. C'est infiniment heureux, mais ce n'est pas une règle. Il y a, hélas ! des maladroits chez les non-voyants comme chez les voyants, et ceux-là sont beaucoup plus malheureux que ceux-ci. Aussi faut-il éduquer au maximum ce toucher si précieux.

L'enseignement de l'institution l'utilise d'ailleurs sans cesse. Enseignement concret. Pour chaque matière il se sert d'objets qui rendent compte en les palpant des définitions énoncées : plans, cartes, planches anatomiques en relief, animaux empaillés. La leçon de géographie fait appel à de petites mappemondes où les continents figurent en relief.

Cette habileté manuelle qu'on s'efforce d'inculquer aux jeunes aveugles n'a pas seulement pour but de leur permettre d'acquérir d'indispensables connaissances. L'institution songe aussi à les pourvoir d'un métier. Dans ses ateliers les pensionnaires (terme exact puisque le régime est ici, en principe, l'internat) font un préapprentissage. Ils s'adonnent à des travaux de petite menuiserie. Ils apprennent à se servir d'un tour, à manier le rabot et les autres outils. Certains des objets fabriqués par eux montrent qu'ils peuvent atteindre d'excellents résultats. Le cannage et le paillage des sièges, la brosserie sont des métiers qui leur conviennent et auxquels ils s'exercent à l'école.

La musique offre aussi aux aveugles des débouchés. Et c'est pourquoi l'enseignement musical est très poussé à l'institution. Solfège, piano, violon, violoncelle y sont enseignés. Certains élèves poussent plus loin encore, apprennent l'harmonie, la composition, passent par le Conservatoire. Mais les virtuoses demeurent forcément l'exception. D'une façon plus directement pratique l'institution s'attache à former des organistes. Beaucoup trouvent à se placer dans les églises et les communautés. L'importance de cet enseignement musical donne à la maison du boulevard des Invalides une physionomie particulière. A quelque heure qu'on y pénètre on y entend orgue, violon ou piano. L'atmosphère est imprégnée de musique. Et la chorale est bien connue des auditeurs de la Radio, qui l'entendent souvent au cours de la messe dominicale.

A côté des professions musicales se placent, exigeant aussi des notions de musique, la facture et l'accordage de pianos ainsi que la lutherie. L'atelier de l'école a fort à faire pour entretenir et réparer les quatre-vingt-cinq pianos et les nombreux instruments nécessaires aux études. Le technicien qui le dirige assure en même temps la formation des facteurs et des accordeurs.

## LA VIE SOCIALE DE L'AVEUGLE

En passant en revue les activités sociales à quoi les aveugles peuvent prétendre — les jeunes filles font du crochet, du tricot, de la dentelle, et nous avons vu d'elles des ouvrages d'un goût et d'un fini admirables — on est frappé de voir combien elles sont limitées. Il y a là un très grave problème qui fait, nous le savons, l'objet des préoccupations du jeune et actif directeur, M. Moncomble et de ses collaborateurs. Que peut-on proposer aux aveugles ? La vannerie, certainement. Le massage, où beaucoup excellent déjà. Mais pour leur permettre d'exercer d'autres métiers que ceux qui leur sont présentement ouverts, pour qu'ils puissent être standardistes, dactylographes, sténotypistes, il faut évidemment reviser un état d'esprit qui répugne à leur faire appel. C'est une entreprise de persuasion qui veut du temps et dont le succès serait salutaire. Tout ce qui peut rapprocher les non-voyants des voyants est un bienfait pour les aveugles et un bienfait social, car la cécité tend à exercer une action déformante sur la personnalité de ceux qui en sont atteints. Leur ouvrir des voies nouvelles ou plus larges d'activité, c'est aider à « socialiser » des sujets que leur infirmité porte à l'égocentrisme. A cette tâche l'institution nationale pourvoit par une pédagogie appropriée. Il faut l'y aider et penser à ceux qui franchissent la grille du boulevard des Invalides pour entrer dans une existence où s'ils ne sont plus — pour une large part, grâce à Braille — des « emmurés », ils n'y entrent pas pourtant à égalité de chances et de moyens.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE ET L'AVORTEMENT THÉRAPEUTIQUE

PAR LE PÈRE LARERE,

AUMONIER-DIRECTEUR DE LA CONFÉRENCE LAENNEC

Les progrès de la biologie et de la médecine étendent chaque jour davantage le pouvoir de l'homme sur la vie. Mais les savants et les praticiens ne sont-ils pas parfois le jouet d'illusions ? Croyant œuvrer en faveur de l'homme, ils sapent à leur insu le respect de la vie. C'est alors que l'église catholique, en la personne de son Magistère, se doit de rappeler le caractère sacré de toute vie humaine.

Aussi le récent discours de Sa Sainteté le pape Pie XII aux sages-femmes catholiques, le 29 octobre dernier, n'est-il qu'une nouvelle affirmation du principe : « Tu ne tueras pas l'innocent. » « Tout être humain, rappelle le saint-père, même l'enfant dans le sein de sa mère, a le droit à la vie reçue immédiatement de Dieu... D'où il n'y a aucun homme, aucune autorité humaine, aucune science, aucune « indication » médicale, eugénique, sociale, économique, morale qui puisse donner un titre juridique valable à disposer *directement* et délibérément d'une innocente vie humaine, c'est-à-dire à en disposer pour la supprimer, soit en vue d'un but, soit comme un moyen pour obtenir un but qui peut-être en soi n'est pas du tout illégitime. Ainsi, par exemple, sauver la vie d'une mère est une très noble fin, mais la suppression directe de l'enfant comme moyen d'obtenir cette fin n'est pas permise. » Ce rappel ne fait que s'inscrire dans un ensemble d'interdictions que, depuis plus de soixante-dix ans et en s'appuyant sur la tradition antérieure, l'église a portées contre l'avortement dit thérapeutique.

Mais les nombreux commentaires à ce discours du pape Pie XII parus dans la grande presse nous incitent à répondre à deux objections que des esprits, souvent de bonne foi, font à la doctrine de l'Eglise.

N'a-t-on pas été jusqu'à écrire : « Le pape enseigne qu'il faut tuer la mère pour sauver l'enfant. » Cette interprétation est erronée. L'Eglise a toujours affirmé qu'on n'a *jamais* le droit de tuer un innocent. Dès lors, quel que soit le *motif* invoqué, toute opération qui a pour *objet direct* d'expulser un fœtus vivant, non encore viable, est un crime contre la vie. Mais pareillement la vie de la mère doit être respectée. Le pape précédent, Pie XI, dans l'encyclique *Casti Connubii* avait déjà répondu à cette première objection : « Que la mort soit donnée à la mère ou qu'elle soit donnée à l'enfant, on va contre le précepte de Dieu et contre la voix de la nature : « Tu ne tueras pas. La vie de l'un et de l'autre est chose pareillement sacrée. » Il ne s'agit donc pas d'un choix odieux et angoissant, mais d'une attitude de respect en face de deux vies.

N'est-ce pas, objectent alors certains, de la part de l'Eglise prendre une attitude foncièrement antiscientifique, car l'avortement thérapeutique n'est-il pas une intervention souvent nécessaire pour sauver la vie d'une mère ? Et la doctrine catholique ne montre-t-elle pas sur ce point précis qu'elle freine les progrès de la thérapeutique ?

La vraie et seule réponse à cette seconde objection serait de montrer que la morale catholique est une morale de principes et non une morale inspirée seulement par les résultats. On pourrait aussi à l'aide d'exemples actuels, comme certaines législations scandinaves, faire voir que seule la position absolue de l'Eglise empêche notre civilisation de glisser insensiblement de l'avortement thérapeutique à l'avortement eugénique puis à la légitimation des mesures du III[e] Reich pour la suppression des fous et des incurables.

Mais la science est-elle si sûre que l'avortement thérapeutique se légitime au point de vue médical ? En 1942 le professeur Portes, de la Faculté de médecine de Paris, déclarait dans sa leçon inaugurale : « Mon but est de montrer que l'évolution naturelle de notre art nous a conduits ou nous conduit de plus en plus à abandonner ces techniques fœticides (embryotomie et avortement thérapeutique) pour recourir à d'autres méthodes thérapeutiques qui, scientifiquement, sont plus satisfaisantes. » Ce doute, qui nous vient d'un des plus éminents praticiens de l'obstétrique, sur la valeur d'une intervention thérapeutique que certains prônent encore comme un progrès demande à être expliqué.

Sans vouloir reprendre une discussion trop technique des différents cas qui peuvent se présenter à la conscience de l'accoucheur et où l'on pense pouvoir justifier médicalement l'interruption de la grossesse, tentons simplement de saisir l'évolution des doctrines et des opinions. Cette rétrospective servira d'exemple à une « Histoire des variations des indications absolues en médecine ».

C'est en matière de tuberculose pulmonaire associée à la gestation qu'il y a une cinquantaine d'années l'avortement thérapeutique était réclamé le plus impérieusement. Sous l'influence de leurs confrères allemands et italiens, les phtisiologues étaient catégoriques pour demander l'interruption de la grossesse dès que l'on décelait la moindre ombre thoracique anormale.

Puis, à la suite de Bar, les accoucheurs français enseignèrent que l'intervention « ne peut avoir d'intérêt en matière de tuberculose pulmonaire que si elle est pratiquée avant le troisième et le quatrième mois de la gestation », ce qui dès le principe limite considérablement les indications. Un certain nombre de praticiens tentèrent à leur tour de préciser les indications de l'intervention en s'appuyant sur la forme anatomique fibreuse ou ulcéreuse des lésions. Le malheur veut que le désaccord fréquent sur ces classifications rende impossible une doctrine univoque en cette matière.

Les simples citations suivantes, présentées chronologiquement, montreront comment en ce domaine, autrefois incontesté, les avis deviennent de plus en plus réservés et ressemblent à une peau de chagrin qui se rétrécit tous les jours. Pour le professeur Sergent, maintenant décédé, l'intervention était justifiée quand, « dès le début de la gestation, on constate l'apparition d'un certain nombre de symptômes indiquant que la lésion s'allume ». Pour le docteur Küss, médecin honoraire des hôpitaux, il faut agir « quand on note une aggravation notable et précise d'une tuberculose légère et auparavant inactive ». Aujourd'hui les professeurs Couvelaire et Lacomme, considérant que « l'avortement est inefficace quand les accidents sont déjà déclenchés, ne le pratiquent qu'avant leur apparition, dans les cas extrêmement limités où la survenue d'une gestation vient compromettre la stabilisation ou la guérison *récemment* ou *péniblement* acquise d'une forme gravement évolutive ». Et le professeur Lacomme ajoutera : « Les statistiques globales montrent que l'abstention donne pour les mères à peu près les mêmes résultats que l'intervention, mais l'abstention comporte un bénéfice, représenté par les enfants, dont la valeur n'est pas nulle. » Ce nouveau chapitre de « l'Histoire des variations » comme l'impossibilité qui s'y manifeste de fixer des indications précises sont-ils des condamnations de la doctrine de l'Eglise ?

On pourrait ouvrir d'autres chapitres, semblables au premier, à propos de certaines anémies pernicieuses, des diabètes graves, des vomissements dits incoercibles. L'opothérapie, les transfusions sanguines, l'insuline, la psychothérapie ont ici heureusement remplacé l'avortement thérapeutique.

Certes il reste d'autres affections, les insuffisances cardiaques irréductibles et les insuffisances rénales graves, par exemple, qui posent encore des problèmes. Des grossesses successives aggravent en effet ces états, que les acquisitions actuelles de la thérapeutique médicale se révèlent encore incapables de guérir. Mais alors on se trouve devant une forme évolutive à issue fatale et inévitable. Si l'interruption de la grossesse est faite pour de tels motifs, on doit se demander combien de ces femmes, malgré le sacrifice délibéré du fœtus, seront encore vivantes un an après l'intervention ? Faudrait-il donc envisager, pour éviter de tels désastres, de faire avorter systématiquement toutes les mères dont le cœur ou le rein sont modérément lésés ou simplement douteux ? On s'en tiendra, disent actuellement certains défenseurs de l'interruption de la grossesse, à l'aspect évolutif. Or les statistiques publiées par les différents services hospitaliers varient et oublient de donner des renseignements sur la durée de la survie de la mère. « Pour que l'avortement thérapeutique, dans ces cas, apparût comme nécessaire, du moins médicalement, écrivait le professeur Portes, il faudrait être sûr que le sacrifice de la grossesse entraînât comme contrepartie une survie notable de la mère. »

Et voici pour clore cette longue revue des différents cas médicaux l'avis du même praticien, le professeur Portes : « Nous n'avons parlé jusqu'à présent que des indications dites absolues de l'avortement thérapeutique qui, d'ailleurs, sont seules prévues par la loi et qui ne sont envisagées que dans le but de sauver la vie de la mère directement menacée.

» Or de tout ce que nous avons dit il résulte qu'au fond il n'y a pas, en pratique, dans les conditions actuelles, d'indications véritablement absolues de l'avortement thérapeutique. Elles n'apparaissent toutes que comme essentiellement discutables, car, notre bonne foi n'étant pas en cause, elles reposent beaucoup plus sur des impressions que sur des certitudes cliniques.

» Mais que dire alors des indications dites relatives où le but proposé n'est plus de sauver la vie de la mère, qui n'est ici aucunement menacée, mais seulement de préserver une fonction physiologique plus ou moins importante dont on pense que l'évolution de la gestation compromettra l'avenir. Il en est en particulier ainsi pour l'audition au cas d'otospongiose ; pour la circulation au cas de cardiopathie bien compensée ; pour la sécrétion rénale au cas de néphrite tolérée, pour la statique osseuse au cas de décalcification du squelette, au cas d'ostéomalacie ou quand un foyer de fractures se consolide difficilement, etc.

» Qui ne voit, à ne se placer qu'au seul point de vue matérialiste, la discordance qu'il y a alors entre le sacrifice systématique d'une vie, qui est celle du fœtus, et le simple bénéfice fonctionnel escompté, et qui ne pensera qu'une telle façon de raisonner ne peut que conduire aux abus les plus graves. »

En acceptant d'engager une confrontation entre l'évolution des données médicales sur lesquelles s'appuie l'interruption de la grossesse et la position toujours aussi ferme du Magistère catholique, notre but n'est pas de disqualifier la médecine. Les « variations » prouvent au contraire qu'elle progresse chaque jour. Mais, à côté de l'esprit de recherche de nos savants, à qui doit-elle en partie ce progrès ? A l'attitude prise au cours des siècles par l'Eglise romaine. La « mauvaise conscience » qui accompagne toujours chez l'accoucheur le geste de l'avortement thérapeutique est le fruit des rappels constants de la doctrine catholique. Rappels qui ne sont pas seulement ceux des pasteurs, mais aussi l'exemple de toutes ces femmes profondément chrétiennes qui préférèrent le risque mortel de l'accouchement au bénéfice immoral de l'avortement de leur enfant. Cet héroïsme magnifique et obscur, puisé dans la foi, ne pouvait laisser insensible l'homme de science. L'incitant à repousser la solution trop facile et paresseuse de l'intervention, elle le stimule à chercher inlassablement le progrès thérapeutique qui respecte la vie.

Ainsi la doctrine de l'Eglise, qui aux yeux d'observateurs peu éclairés a l'air de sacrifier des vies à la rigueur de ses principes, travaille en définitive pour la vie.

# Un grand livre

Au moment où tant de découragement se manifeste devant l'effort qu'exige la situation tant extérieure qu'intérieure, au moment où ce découragement va jusqu'à s'exprimer au sein de l'Assemblée nationale, un grand livre paraît qui nous donne une leçon de volonté et de courage. Écoutons-la.

Ce livre* relate...

... l'expédition d'une équipe d'hommes qui ont montré au monde ce que les Français sont capables d'accomplir. Souhaitons que ce récit merveilleux d'amour avec son dépouillement, sa simplicité, sa nudité soit comme un enseignement, un guide précieux pour tous ceux qui doutent, perdent confiance et désespèrent dans le relâchement.

Remercions Maurice Herzog, qui a su triompher avec ses camarades de ces terribles souffrances pour devenir un homme au plein sens chrétien du mot ; qu'il nous permette en hommage de reproduire l'avant-propos de son livre, passionnant récit de la conquête de l'Annapurna.

« C'est la première fois que j'écris un livre.

» Je ne savais pas que c'était un aussi long travail.

» Si je l'ai entrepris, bien que certains jours il dût m'en coûter, c'est pour porter témoignage au nom de tous mes compagnons d'une terrible aventure à laquelle nous avons survécu grâce à une succession de miracles qui aujourd'hui encore m'apparaissent incroyables.

» Les pages qui suivent relatent les faits d'hommes accrochés à une nature impitoyable. Elles expriment leurs tourments, leurs espoirs, leurs joies.

» En toute conscience, j'ai serré au plus près la vérité, j'ai essayé, dans la mesure de mes moyens, de dégager l'aspect humain de ces événements et l'extraordinaire atmosphère dans laquelle ils se sont déroulés.

» Ce livre a été entièrement dicté à l'hôpital américain de Neuilly, où je passe encore aujourd'hui de tristes moments.

» Le fond du récit est évidemment le souvenir qui me reste de tous ces événements. S'il est complet et précis, je le dois au journal de bord de l'expédition tenu avec une ténacité admirable par Marcel Ichac. Ce document essentiel fut écrit parfois à la minute même où l'action se déroulait. Le journal personnel de Louis Lachenal, les précisions de tous mes camarades m'ont été de la plus grande utilité. Ce livre est donc aussi l'œuvre de mes compagnons.

» Le texte, en style souvent « parlé », a été corrigé et mis au point par mon frère, Gérard Herzog, avec qui j'ai partagé les premières joies de la montagne, comme aussi les premières épreuves de la vie. Sans la confiance que j'avais dans son interprétation et sans le soutien journalier qu'il m'a apporté, jamais je n'aurais pu mener à bien cette entreprise.

» Le nom de Robert Boyer, qui a tant fait pour notre expédition, ne paraît pas dans ce récit, et cependant son amitié clairvoyante fut pour moi, aux heures les plus dures, un chaleureux stimulant.

» Cet ouvrage nous sera, à tous les neuf de l'équipe, cher à plus d'un titre.

» Nous avons été égaux dans la joie et dans la douleur. Mon vœu le plus ardent est que ces neuf compagnons unis devant la mort restent des frères pour la vie. En dépassant la mesure de nos moyens, en touchant les limites de l'univers de l'homme nous avons pris conscience de sa véritable grandeur.

» Au temps de l'agonie il m'a semblé découvrir le sens profond de l'existence, qui jusque-là m'avait échappé ; j'ai vu qu'il était plus digne d'être vrai que d'être fort. Les souvenirs de cette épreuve sont marqués dans ma chair. Sauvé, j'ai conquis ma liberté, une liberté dont désormais je garde le sens aigu. Elle provoque en moi cet état frais et serein d'un homme qui s'est accompli. Elle m'emplit de la joie immense d'aimer ce que je méprisais. Une vie nouvelle et très belle commence pour moi.

» Ce récit est plus que la relation d'une aventure, c'est un témoignage. Ce qui n'a pas de sens a parfois une signification. C'est la seule justification d'un acte gratuit. »

(*) Edité par Arthaud. Préface de Lucien Devies, président du Comité de l'Himalaya et de la Fédération française de la montagne.

# L'OPINION DE DENIS MARION

## SUR « DE L'OR EN BARRES » ET « ALICE AU PAYS DES MERVEILLES »

Il serait injuste de réduire la prodigieuse renaissance du cinéma anglais pendant ces dernières années à sa veine humoristique. Les transpositions shakespeariennes de Laurence Olivier, les élégies pudiques de David Lean (*Brève Rencontre, Madeleine*), l'expressionnisme de Carol Reed sur des thèmes psychologiques, les films qu'on eût dit néo-réalistes s'ils avaient été italiens, comme *la Route des étoiles* et *la Nuit commence à l'aube*, pèsent au moins d'un poids aussi lourd dans la balance. Ce qui n'empêche pas qu'en France, tout au moins, le public a pris l'habitude d'assimiler le film anglais au divertissement original et exquis que lui ont valu *Passeport pour Pimlico, Miranda, Whisky à gogo, Rires au paradis* et quelques autres, couronnés et surpassés de loin par l'inoubliable *Noblesse oblige*. Peut-être entre-t-il quelque amertume dans cette généralisation, comme il y en avait dans les années d'avant guerre lorsqu'il n'existait de bonne comédie que d'Hollywood. Le peuple le plus spirituel de la terre se console mal de ne plus réussir à divertir ses voisins, ni à s'amuser lui-même. Dans le chœur enthousiaste qui a salué *De l'or en barres* comme une réussite comparable aux précédentes se mêlait une discrète nostalgie : nos studios sont-ils devenus définitivement incapables d'amuser les spectateurs autrement qu'en exploitant — assez médiocrement d'ailleurs — le talent comique de Fernandel et de Bourvil ?

Car, quelles que soient les couronnes tressées, à juste titre d'ailleurs, au protagoniste Alec Guinness, il ne fait de doute pour personne que ses qualités servent le film et non que le film a été réalisé pour les mettre en valeur.

A quoi tient donc la qualité de cette série ? Pour prendre *De l'or en barres*, le dernier en date, on ne peut parler d'une originalité du scénario (il n'en manque pas de français qui ont un point de départ aussi réussi que celui d'un escroc exportant à l'étranger l'or volé à la banque d'Angleterre sous forme de minuscules tours Eiffel, apparemment destinées à être vendues aux touristes), ni d'une accumulation de gags (ces derniers sont raisonnablement nombreux, sans plus), ni d'un rythme à couper la respiration (la première partie serait plutôt longuette). Pourtant, même quand le spectateur ne rit pas — ce qui lui arrive de temps à autre — il conserve un sourire amusé et un sentiment d'euphorie. C'est là sans doute que réside la clé du mystère. Ces films sont drôles parce qu'ils procèdent d'une conception humoristique de la vie. Leurs postulats sont plus ou moins plausibles, leurs plaisanteries plus ou moins réussies, leurs acteurs plus ou moins comiques en eux-mêmes, mais l'attitude dont ils témoignent (la philosophie, dirais-je, si je ne craignais de paraître prétentieux) appelle fondamentalement le rire : de telle sorte que des passages qui ne sont pas spécialement plaisants n'en relèvent pas moins d'une ironie supérieure. Je songe par exemple à celui où l'employé de banque remercie avec une émotion qui n'est pas feinte ses complices pour la confiance qu'ils lui témoignent.

Bref, nous avons l'impression que les comiques français, américains, italiens, etc., cherchent avec application ce qui fait d'ordinaire rire le public et en nourrissent leurs séquences ; tandis que les Anglais nous racontent une histoire qui les a amusés eux-mêmes. Je sais qu'une pareille distinction est artificielle et ne constitue qu'une vue de l'esprit ; dans tous les pays du monde les amuseurs sont les mêmes neurasthéniques qui se cassent la tête à longueur de journée pour dérider leurs contemporains. Du moins, Charles Crichton, aussi bien dans *Passeport pour Pimlico* que dans *De l'or en barres*, n'en donne jamais l'impression. C'est tout ce qui importe.

La version de Walt Disney d'*Alice au pays des merveilles* est incomparablement supérieure à celle de Lou Bunin, que nous dûmes subir il y a deux ans. Mais l'esprit de Lewis Carroll en est aussi déplorablement absent.

Par bonheur au même programme figure le troisième documentaire en couleurs de la série brillamment inaugurée par *l'Ile des phoques* et *la Vallée des castors* : *la Terre, cette inconnue*. Il ne constitue pas tout à fait une réussite du même ordre. Le sujet : faune et flore d'un coin de campagne a été plus souvent traité, et parfois avec un égal bonheur. Mais ce sont des découvertes qu'on ne se lasse pas de refaire bien qu'elles portent sur le monde le plus proche de nous. L'anthropomorphisme a d'ailleurs été utilisé plus discrètement — ce que, pour ma part, je ne serais pas éloigné de préférer. En revanche, la virtuosité des opérateurs reste la même et laisse pantois d'admiration ceux qui savent que, par comparaison à une mante religieuse, Viviane Romance elle-même est facile à diriger.

AU VILLAGE ARIÉGEOIS D'ORGEIX, BERCEAU DE SA FAMILLE, LE CHEV
(AU TROISIÈME RANG) A ÉPOUSÉ UNE AUTRE VEDETTE DES JUM

Nous étions une douzaine de personnes — écrivains et professeurs, essayistes et philosophes de différents pays — qui nous trouvions, à la mi-décembre, réunis à New-Delhi pour répondre à l'invitation de l'Unesco. Il s'agissait de participer à un entretien d'une semaine sur les relations culturelles et philosophiques entre l'Orient et l'Occident.

Rarement une réunion de ce genre a paru plus actuelle. La question mise en discussion n'était pas de celles qui entraînent la vie de l'esprit loin de la circonstance et de l'événement. Nous aurions plutôt couru le risque d'être tentés quelquefois par l'allusion politique, ce qui était interdit dans ce colloque tout intellectuel. Mais le président des entretiens, S. Ex. le docteur Radhakrishnan, qui a été professeur à Oxford avant de devenir ambassadeur à Moscou, avait une subtile autorité pour conduire la discussion dans le cadre de son programme.

Le choix de la capitale de l'Inde pour y tenir ce débat était d'autant plus significatif que ce choix avait été fait à Paris. N'était-ce pas l'indice que l'Occident, inquiet des menaces qui pèsent sur sa civilisation, envahie de matérialisme scientifique, se tourne aujourd'hui vers

L'AUTEUR DU « PROFANATEUR » INDIQUE UN JEU DE SCÈNE A SON INTERPRÈTE, MARCELLE TASSENCOURT (Mme THIERRY MAULNIER).

EIX, ÉGALEMENT CONNU AU THÉATRE SOUS LE NOM DE JEAN PAQUI NATIONAUX, MICHÈLE CANCRE (A DROITE, AU BRAS DE SON PÈRE).

# LES ENTRETIENS DE DELHI

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

A NEW-DELHI, LE DOCTEUR RAJENDRA PRASAD, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, A REÇU LES MEMBRES DU CONGRÈS DE L'UNESCO. AU PREMIER PLAN, VU DE DOS, COIFFÉ D'UN TURBAN BLANC, LE DOCTEUR SARVAPALLI RADHAKRISHNAN, AMBASSADEUR A MOSCOU, QUI PRÉSIDAIT LES ENTRETIENS. AU SECOND PLAN, DE G. A DR. : M. THOMAS, DIRECTEUR DES ACTIVITÉS CULTURELLES A L'UNESCO; LE PRÉSIDENT PRASAD ; LE PROFESSEUR CRISTIE, D'OXFORD ; M. JACQUES RUEFF, DE L'INSTITUT DE FRANCE ; LE PROFESSEUR KANAKURA, DE TOHOKU (JAPON) ; M. PIQUEMAL, INTERPRÈTE ; M. BÉGUIN, DIRECTEUR DE LA REVUE « ESPRIT », ET M. A. ROUSSEAUX.

certains des lieux réputés pour conserver les sources spirituelles les plus anciennes du monde ? Ainsi l'avaient compris, du moins, certains des Occidentaux venus à New-Delhi. Seulement ils auraient dû s'attendre à trouver en Asie ce que l'Orient récemment éveillé à la vie moderne manifeste le plus volontiers aujourd'hui : un vif appétit de progrès scientifique et le désir d'y égaler l'Occident bientôt. Dans un dialogue entre un compatriote de Voltaire et un compatriote de Gandhi, le plus religieux des deux n'est pas toujours celui qu'on pense.

Il faudrait se garder toutefois de simplifier. L'entretien ouvert si opportunément par l'Unesco n'avait qu'un défaut : c'est que son programme était trop vaste. Quand il fallut y mettre fin on pouvait commencer de s'apercevoir qu'au fond l'Orient et l'Occident sont moins opposés qu'unis en face d'un problème commun : celui de faire face à une évolution de l'humanité qui concerne tout le monde. Il s'agit pour toutes les civilisations, quelles qu'elles soient, d'entrer aujourd'hui dans un humanisme nouveau et d'y apporter les ressources de leurs traditions propres. Grâce à l'initiative de l'Unesco la question, à l'issue des entretiens de New-Delhi, paraît clairement posée.

A. ROUSSIN ET F. GRAVEY PARLENT DE « LA MAIN DE CÉSAR » SOUS L'ŒIL D'UN P. BLANCHAR HALÉ PAR UN MAQUILLAGE MÉRIDIONAL.

# L'OPINION D'YVES GANDON

## « SUR LA MAIN DE CÉSAR » ET « LE PROFANATEUR »

TOUS les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. M. André Roussin s'était bien gardé jusqu'à présent d'oublier ce vieux précepte. Avec *la Main de César*, que représente, hélas ! le théâtre de Paris (je dis : hélas ! parce que cette belle salle joue de malheur), il innove. Il ennuie, il ennuie ferme. Son premier acte est languissant, le deuxième s'étire dans la facilité, le troisième, détestable, est aux confins de l'absurde.

Comment ce désastre s'est-il produit ? Dès le lever du rideau, décor et personnages évoquent le *Marius* de Marcel Pagnol, un Marius transféré de la Canebière dans une petite ville provençale du genre de Vaison-la-Romaine. L'accent du Midi chante sur les lèvres des clients d'un café à la terrasse duquel on sirote le pastis. Mais *Marius* n'était pas seulement une pièce bien observée : c'était aussi une pièce humaine, axée sur un drame aussi simple qu'émouvant. Si dans *la Main de César* l'observation extérieure est exacte, elle nous fait un peu l'effet d'un puzzle reconstitué. Nous assistons à une série de sketches comiques ou que l'auteur eût voulu tels : le sketch du vieux retraité à usage de confident, joué par Louis Ducreux, le sketch de la brave Provençale du peuple, joué par Milly Mathis, le sketch enfin de l'antiquaire-décorateur-organiste, joué par Charpini.

M. André Roussin est un auteur bien trop avisé pour ignorer qu'une suite de sketches, même éblouissants, ne fait pas une pièce. Malheureusement l'action sur laquelle il a greffé ses morceaux de bravoure est mince, mince et étoffée de bric et de broc. M. Caligula Jupiote, pharmacien de son état, maire de sa petite ville depuis un quart de siècle, a commis deux erreurs dans sa vie : il a épousé une aimable créature de vingt ans plus jeune que lui : Bernadette, et il écrit des tragédies. Bon administrateur d'autre part, il organise des fêtes dont le clou doit être, au départ de la pièce, la représentation, au théâtre antique, d'une tragédie de son cru intitulée *la Main de César*. Las ! l'acteur de la Comédie-Française qui devait tenir le rôle principal, encadré par des amateurs locaux, est victime d'un accident et ne peut tenir son rôle. Caligula, pris de court, pense le remplacer par son préparateur en pharmacie, le jeune Rémy. Sur quoi Tibère Dieulefi, propriétaire du Café Romain, président du Comité des fêtes et ami du pharmacien, s'efforce de le faire changer d'avis. C'est que le principal rôle féminin a été confié à la jolie Bernadette et que celle-ci est de notoriété publique la maîtresse du préparateur. Ainsi Caligula, premier magistrat de la ville, en jetant sur les planches sa propre femme dans les bras de son amant, afficherait son déshonneur et se rendrait ridicule. Tibère décide donc d'annoncer à son ami son infortune conjugale. Tout d'abord accablé, Caligula prétend que la pièce soit jouée malgré tout. Il ne veut pas priver ses concitoyens d'un « spectacle d'art ». Comment, ayant résolu de renvoyer son préparateur et de répudier sa femme après la représentation, il garde néanmoins la volage, c'est le sujet du dernier acte où Pierre Blanchar-Caligula s'empêtre dans une dialectique pâteuse.

Une scène comique au deuxième acte, celle de la répétition, est à peu près tout ce qu'on peut accorder à l'auteur. Pierre Dux, Madeleine Silvain, Jacqueline Gauthier, Louis Ducreux sont les meilleurs interprètes de cette pièce qu'on souhaite à M. Roussin de nous faire rapidement oublier.

QUEL changement d'air en passant au théâtre de l'Athénée où se joue *le Profanateur*, de M. Thierry Maulnier ! Ah ! le fier langage ! Que de belles phrases, que de périodes bien balancées ! L'auteur n'ignore rien des ressources de la rhétorique classique. Il ajuste les métaphores en bon ouvrier, il ponce et lime son dialogue à l'extrême. Pour nous conter quelle histoire ? Celle de Wilfrid de Montferrat, capitaine aux gages de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen qui, impie et renégat, vient d'être condamné par Rome. L'action se passe à Mantoue au XIII[e] siècle. Toute l'Italie se révolte contre l'empereur indigne, et le podestat Ange Pozzi, qui est du parti de l'insurrection, voudrait rallier Wilfrid à la cause papale. Il n'y parviendra pas parce que le beau Montferrat répugne à l' « engagement », et Benvenuta Pozzi elle-même, vers laquelle il est attiré, et qui l'aime, ne réussira pas davantage : Wilfrid se laissera assassiner.

La pièce est habilement chevillée et contient plusieurs fortes scènes : celle où Amata Pozzi découvre à Wilfrid qu'il est environné d'ennemis, celle où Benvenuta lui déclare son amour, le dénouement enfin, d'un bel effet dramatique. Les caractères sont moins facilement déchiffrables. Celui de Benvenuta déconcerte par ses traits contradictoires. Celui du « profanateur » même reste à peu près une énigme : comment admettre que ce soldat brutal et avide, ce grand amoureux de la vie et des femmes se laisse ainsi tuer sans raison, sinon parce qu'il fait l'objet d'une démonstration voulue par l'auteur ? Le substrat philosophique de l'œuvre n'est pas neuf, et je veux bien que la pièce ait été écrite il y a trois ans. Il n'apparaît d'ailleurs que modérément, sous sa forme abstraite, et c'est tant mieux !

Marcelle Tassencourt et Tony Taffin sont au premier rang d'une intelligente interprétation, où Michel Bouquet paraît mal à son affaire.

# PETITES CHRONIQUES

## UN PONT GÉANT AU PORTUGAL

A 22 kilomètres environ en amont de Lisbonne, un pont de 1.220 mètres de longueur a été jeté sur le Tage. Construit en moins de trois ans par une compagnie anglaise, il vient d'être inauguré, en présence de l'ambassadeur de Grande-Bretagne au Portugal, par le général Craveiro Lopez, président de la République. La foule se pressait nombreuse au passage du cortège qui défila sur le pont à l'occasion de la cérémonie, et en tête duquel s'avançait un groupe de cavaliers en costume régional.

## COURRIER MEDICAL

### Innovation n'est pas progrès

En France, le diplôme d'Etat de docteur en médecine donne droit d'exercer dans tous les domaines de l'art médical. C'est tout récemment qu'ont été créés des certificats de spécialité, qui laissent d'ailleurs entier le droit d'exercer. Comme il y a toujours eu des spécialistes, on peut se demander qui jusqu'ici les désignait. Personne, en vérité : ils se formaient sous la direction des maîtres les plus éminents, c'était la beauté et la valeur du système. On devenait spécialiste à force de temps et de patience. Longtemps lié à quelque patron, petit ou grand, compagnon gagnant maîtrise, enfin le chef-d'œuvre s'accomplissait et l'on devenait spécialiste et plus ou moins patron soi-même. Il y avait bien sûr des abus : Pierre, dédaignant les chemins frayés, n'avait voulu que sa propre expérience, c'était un autodidacte de la médecine. Il est plus facile d'être un bon élève, et les malades y trouvent plus de sécurité. Paul même était « spécialiste-sur-carte-de-visite ». Ses bristols n'étaient pas assez grands pour la liste de ses titres. Il est vrai qu'aucun d'eux ne résistait à un examen sérieux, et le médecin de famille a toujours su recommander le spécialiste authentique.

Il n'en sera plus ainsi : le diplôme reste entier, mais, ici et là, fleurissent des certificats de spécialité, on est maintenant spécialiste avec estampille. Or l'estampille n'ajoute rien, seuls comptent les travaux antérieurs. On dit à ce sujet qu'il y aurait un petit scandale : ces années d'externat et d'internat si lourdes à accomplir, si fructueuses aussi, seraient sous-estimées à l'occasion de l'attribution de ces certificats. Ainsi l'innovation porterait deux préjudices au malade. D'une part, elle l'encouragerait, sur la foi de certificats officiels, à aller de spécialiste en spécialiste en se privant du conseil judicieux de son médecin ; d'autre part, les spécialistes qu'on offre à son choix n'auraient plus les mêmes qualités que ceux d'autrefois. En ce sens, en vérité, innovation n'est pas progrès. — R.-J. M.

## LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

### L'ÉNERGIE ATOMIQUE :

Pierre Devaux, *Des lendemains qui flambent* (Magnard, 174 pages).

C'est l'histoire de la théorie atomique, d'Héraclite à la « bombe H ». Tout au long de la philosophie antique se perpétue l'idée que derrière la vitesse vertigineuse des choses existe un « matériau fondamental » qui, par métamorphoses, fournirait toutes les substances existantes. Des manuscrits coptes découverts il y a quelques mois dans la vallée du Nil nous révéleront-ils que l'atome était connu des bâtisseurs des Pyramides et qu'une civilisation plus avancée que la nôtre aurait existé sur cette terre dans la nuit des temps ?

Comment les « atomes », dont parlent Leucippe et Démocrite 400 ans avant Jésus-Christ, sont-ils devenus les « vedettes fracassantes » de l'actualité mondiale ? C'est ce que nous explique l'auteur avec une précision scientifique qui n'enlève rien à l'attrait de son livre pour un profane. Il nous mène des premiers tâtonnements de la science atomique aux anticipations fabuleuses qui nous font voir la génération de demain lancée à la conquête des astres.

Sera-ce l'âge d'or ou le cataclysme planétaire ? Il n'est pas impossible que ces forces aveugles, libérées au hasard d'une expérience ou d'un conflit, déclenchent la transmutation générale des éléments légers et transforment notre vieux monde en brasier atomique. De la sagesse des hommes dépend leur accès à une puissance illimitée, ou leur anéantissement.

L'auteur a tenu à nous laisser sur une image optimiste : « Le petit flûteau d'un berger sicilien dans la montagne est plus durable que les violences insensées de l'Etna ».

### LA PHILATÉLIE :

André Gouly et Henri Leroi, *l'Art religieux dans la philatélie*, préface de La Varende (Editions internationales, 200 pages).

Le timbre consacré aux saints est une innovation récente ; il était logique qu'après s'être annexé les rois il mît l'hagiographie en figurines. L'art sacré prend ainsi dans la philatélie une place importante, en raison du nombre croissant des vignettes qui l'évoquent et du choix qui préside aux sélections.

Les églises sont naturellement l'objet de représentations plus traditionnelles ; voire tels ou tels détails de leur sculpture, tel le célèbre ange au sourire de Reims.

Le présent livre n'est pas un catalogue : n'y sont étudiées que les vignettes présentant un intérêt historique, légendaire ou archéologique. Nous pouvons ainsi faire un véritable circuit planétaire à la rencontre des monuments et des hommes dont s'enorgueillit l'Eglise.

Depuis la guerre, la France a fait figurer sur ses timbres les cathédrales de Chartres, d'Amiens, de Beauvais, d'Albi, de Saint-Sernin, de Clermont, de Périgueux, du Mans et de Paris; les abbayes de Conques, de Saint-Bertrand-de-Comminges, de Saint-Wandrille; les figures de Gerson, de Fénelon et de saint Jean-Baptiste de La Salle.

ALBERT MOUSSET.

## L'HISTOIRE DU COSTUME

Alors que l'histoire sous tous ses aspects, y compris l'histoire de l'art et de la littérature, a été renouvelée dans son esprit et ses méthodes et a bénéficié, au surplus, des techniques modernes, nous en étions restés, pour l'histoire du costume, à 1850, à l'archéologie reconstitutive de Viollet-le-Duc et à Racinet. On avait perdu de vue depuis le XVIII[e] siècle qu'il suffit de chercher le costume là où il est : chez les peintres. Cette recherche est au principe de la monumentale histoire (1) publiée sous la direction de M. James Laver, conservateur du Victoria and Albert Museum, autorité indiscutée en la matière, avec la collaboration des spécialistes des divers pays. Sa documentation — la qualité des reproductions est exceptionnelle — a été puisée dans quelque cent musées et collections particulières du monde entier. Histoire, on le voit, véritablement internationale. On se réjouira d'autant plus qu'elle soit une entreprise de l'édition française, à laquelle elle fait le plus grand honneur. Le premier volume paru (le tome III : *Des Tudor à Louis XIII*) de l'ouvrage, qui en comprendra six, montre à lui seul de quel instrument de travail vont disposer les spécialistes, et notamment les costumiers et décorateurs de théâtre. Mais cette histoire, qui constitue aussi le plus beau livre d'art, sera à coup sûr, par delà toute spécialité, ce que M. Laver s'est proposé qu'elle soit : un tableau de civilisation.

Pour le simple amateur qui souhaiterait un tableau de moindre ampleur, signalons *le Costume vu par les artistes* (2), doublement limité en ce qu'il n'étudie que le seul costume français, et pendant trois siècles, mais charmant et instructif album présenté par M. François Boucher, conservateur honoraire de Carnavalet, qui a organisé cet automne — et de telle manière qu'elle en était le « clou » — la participation française à l'Exposition du costume à Venise.

YVES FLORENNE.

(1) *Le Costume. Histoire générale du costume de l'antiquité à nos jours* (Horizons de France).

(2) Art et Style.

## LE Gal VANIER A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES

Récemment élu membre associé de l'Académie des sciences morales et politiques, le général George P. Vanier, ambassadeur du Canada, y a été reçu, le lundi 7 janvier, au début de la séance ordinaire de cette compagnie.

Dans son allocution, le président, M. Emile Mireaux, qui allait céder son fauteuil à son successeur, M. Jacques Rueff, a rendu hommage à la bravoure du soldat, combattant volontaire de la Grande Guerre, et au diplomate, fidèle défenseur de l'amitié franco-canadienne qui, dit-il, « comme toutes les amitiés profondes, doit être entretenue par des attentions constantes et une cordialité sans défaillance ».

## LE NOUVEL AMBASSADEUR EN ARGENTINE

Salué à sa descente d'avion par de nombreuses personnalités françaises et locales, le nouvel ambassadeur de France à Buenos-Aires, M. Guy de Girard de Charbonnières, est arrivé dans la capitale argentine.

## A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Bauchant expose à la Galerie Jeanne Bucher des toiles qui s'échelonnent de 1916 à 1939 environ. Ce peintre « naïf » a su créer des œuvres où le merveilleux s'allie à la plus franche réalité. Ainsi, Bauchant regarde la nature avec objectivité, il la scrute avec minutie, s'attachant à rendre certains détails qui, pour ses yeux d'artiste émerveillé, prennent une importance considérable : il arrive que parfois les relations entre l'infiniment grand et l'infiniment petit soient bouleversées et qu'il s'ensuive cette recréation d'un monde féerique où le faux est vraisemblable, où l'imaginaire devient réalité. Certains hommes du XV[e] siècle ou de la Renaissance n'ont point agi autrement. Cette fraîcheur de conception, cette pérennité dans la tradition apparaissent tout particulièrement dans *Ulysse et les Sirènes*, ou dans *Ganymède*, peintures qui, parmi les œuvres exposées, résument avec force et poésie le talent de Bauchant.

La Galerie du Centre d'art italien expose des peintures d'Angelo Savelli, dont l'œuvre est déjà connue dans une grande partie de l'Europe, de l'Amérique, et même de l'Afrique du Sud. Angelo Savelli, qui vient de Rome, où il est professeur au « Liceo artistico », est épris d'art abstrait. Il s'éloigne dans chacune de ses toiles de la plastique traditionnelle et, par un graphisme accusé qui élimine tout élément trop strictement objectif, il tente de recréer un univers introspectif dans lequel il se meut avec une fougue qui semble attester de la sincérité de son auteur.

Albert Guillaume fut un chroniqueur de la vie parisienne à son époque, et ses dessins et aquarelles exposés à la Galerie Tedesco nous font revivre les heures bénies de l'avant-guerre de 1914 et un peu après. Croquis amusants, spontanés, souvent anecdotiques, mais dont la portée artistique reste toutefois assez limitée. Albert Guillaume restera un bon illustrateur de journaux et de revues, dont les légendes sont parfois pleines d'esprit.

MAURICE SÉRULLAZ.

DEUX HOTELS DE QUALITÉ ★ ★ ★ ★
NICE
ATLANTIC
au centre de la ville élégante
PLAZA ET FRANCE
200 chambres - 150 salles de bains
sur la mer et les jardins - Garages
Même administration : Hôtel SPLENDID - CHATEL-GUYON
AGID, propriétaire

CALENDRIER DES CONCERTS
GAVEAU
Mardi 22 janvier
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)
Société Philharmonique de Paris
MASTREECHTER STAAR
Chorale de Maëstricht

## NOUVELLES RELIGIEUSES

### Une vie de saint sur les écrans

Saint Michel de Garacoits, fondateur des Pères du Sacré-Cœur de Bétharram, dans les Basses-Pyrénées, paraîtra prochainement sur les écrans. Sa vie vient en effet d'être « tournée » dans un des monastères de l'ordre. Les interprètes du film sont des religieux.

### Les congrès de 1952

Au cours de l'année 1952 deux mouvements internationaux catholiques tiendront leur congrès à Rome : les Jeunesses féminines catholiques et l'Union mondiale des organisations catholiques féminines.

### Un don pontifical

S. S. Pie XII a fait parvenir à NN. SS. de Llobet et de Provenchère, archevêques d'Avignon et d'Aix, une généreuse offrande pour les sinistrés de la vallée du Rhône.

### La première religieuse esquimau

En 1930, Okatsijk, sorcier esquimau, se convertissait au catholicisme. En 1931, une fille lui naissait qui était baptisée sous le nom de Pélagie. Cette Pélagie est devenue, il y a quelques semaines, Naya Pelagie, c'est-à-dire Sœur Pélagie, la première religieuse de race esquimau.

### LÉGION D'HONNEUR

Au titre de l'Education nationale, M. Edmond Faral vient d'être élevé à la dignité de grand-officier. Cette distinction vient récompenser l'un des médiévistes les plus éminents non seulement de France, mais du monde entier. Administrateur du Collège de France, M. Faral préside également la commission de réforme du baccalauréat qui vient de se réunir.

La même distinction a été décernée à un des pionniers de l'aviation, Louis Bréguet. Parmi les nombreux appareils qu'il créa, le plus glorieux reste le *Point-d'Interrogation*, à bord duquel Costes et Bellonte réussirent en 1930 la première traversée est-ouest de l'Atlantique.

D'autre part, un grand ami de la France a été promu au grade d'officier en la personne de M. Hector A. Gerona, ancien ministre des Affaires étrangères et ancien vice-président de la République orientale de l'Uruguay, président du Comité France-Amérique de Montevideo et vice-président de la Société française d'enseignement.

Enfin nous avons appris avec plaisir l'élévation à la dignité de grand-croix de M. Albert Caquot, l'éminent ingénieur à qui la France est redevable de quelques-unes des plus importantes réalisations qui aient été exécutées dans le domaine des grands travaux d'équipement. M. Caquot, dont les lecteurs de *France-Illustration* ont pu à diverses reprises apprécier l'ampleur de vues, a été appelé récemment à la présidence de l'Académie des sciences.

---

A l'occasion de la transmission des fonctions de directeur général de la compagnie à Paris de M. Adrien Pouderoyen à M. J. W. Quintus Jr, la Holland-America Line (France) S. A. a reçu ses amis dans les salons de l'hôtel Ritz. M. de Monchy, président directeur général de la Holland-America Line à Rotterdam, accueillit les quelque deux cent cinquante invités, entouré de MM. H.-G. Cazagne, président du conseil d'administration, A. Pouderoyen et J. W. Quintus Jr.

## LES SPECTACLES


ATELIER
HENRI IV
de PIRANDELLO


## PANORAMA RADIOPHONIQUE

Au cours de son émission quotidienne, « les Grands Musiciens », l'excellent musicographe Jean Witold prend soin de choisir un moment de la vie du compositeur dont il présente l'œuvre et de l'isoler des autres phases qui précédèrent ou suivirent cet instant. Il découpe ainsi fort proprement toute l'existence d'un génie sans associer les divers éléments qui la forment. C'est là de la spécialisation à outrance qui empêche peut-être par un trop grand souci du détail d'embrasser une vue d'ensemble. Il sera intéressant de la réclamer au brillant homme de lettres dans quelques mois, lorsque Beethoven arrivera, par l'intermédiaire de sa plume et de sa parole, à l'âge de cinquante-sept ans... qu'il ne pourra évidemment dépasser. Mais, au fait, l'atteindra-t-il jamais ? En effet, si Beethoven était croqué sur le vif à Vienne au temps de ses vingt-cinq ans, les premiers jours de ce mois, il n'en aura déjà plus que vingt-quatre le 19... Les immortels, à l'opposé des mortels, peuvent rajeunir au fil des jours.

Lucienne Bernadac s'emploie avec succès pendant vingt minutes chaque samedi (19 h. 15) à utiliser musicalement le langage des fleurs. Il est inhérent au folklore et je sais plusieurs provinces de France où la jeunesse n'ignore rien de ses finesses. Les futures promises trouvent souvent au réveil, sur le bord de la fenêtre, ces hommages éloquents qui sont des demandes en mariage. Les compositeurs se sont attachés à évoquer cette harmonieuse coutume du terroir à laquelle Maurice Ravel a même consacré tout un ballet intitulé : *Adélaïde ou le langage des fleurs*. Au cours de sa quatorzième émission, le 19 janvier, Lucienne Bernadac évoquera notamment *Madame Butterfly* et *Carmen*.

W.-L. LANDOWSKI.

## NOUS AVONS LU POUR VOUS

Henri et J. Le Masson : *les Flottes de combat 1952* (Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales).

Publié chaque année avec régularité depuis sa fondation, en 1897, par le commandant de Balincourt, cet ouvrage prend un intérêt tout particulier à notre époque de réarmement, où la « guerre froide » menace à chaque instant de s'échauffer.

L'édition nouvelle des *Flottes de combat* nous apporte toutes précisions sur l'état des différentes marines du monde. L'évolution des conceptions stratégiques se reflète dans ce catalogue. Il est particulièrement intéressant de suivre l'effort de la marine soviétique, sur laquelle les renseignements sont malheureusement difficiles à glaner. Nous apprenons que l'U. S. Navy possède 102 porte-avions, 16 navires de ligne et 78 croiseurs. Auprès de cette formidable puissance, la marine française, si durement éprouvée par la guerre, nous paraît bien faible avec ses 2 cuirassés et ses 3 porte-avions. Cependant les apports fournis par l'aide étrangère et les constructions nouvelles font espérer une renaissance de notre flotte, à condition de poursuivre et d'accroître les efforts entrepris. C'est une tâche nécessaire qui exige, selon la formule de Thiers citée en tête du volume, une grande suite dans les idées.

Michel Morin : *l'Alpe enchantée* (Delagrave).

Un très joli recueil de contes où se mêlent l'aventure et la légende. Les illustrations et la couverture sont de Pierre Bousseau. C'est un livre qui sera sûrement bien accueilli.


BIBLIOPHILIE
OUVRAGES de luxe pour collectionneurs, inédits, impeccables à petit tirage, d'après les textes PRINCEPS galants du XVIII^e, illustrés par : CHIMOT, TOUCHET, BECAT, SAINTE-CROIX, etc. chez les éditeurs d'Art ERYX, 120, Bd de la Chapelle, PARIS-18^e.
Planche spécimen contre 15 timbres par Artiste
CATALOGUE FRANCO


## LA SEMAINE HIPPIQUE

Rallie Saint-Hubert à M. Honoré Guyot, tenue bleu roi, parements et gilets velours bleu, et rallie Bois-Joncs au vicomte de Geoffre de Chabrignac, tenue vert foncé, en déplacement dans le Berry, ont chassé récemment de concert en forêt de Font-Moreau — trente et un chiens découplés s'en allèrent à beau bruit sur un brocard. Après la traversée des bois, défaut en Castelnau. Relancé sur l'heure. Débucher vers les boqueteaux qui précèdent le Cher. L'animal franchit la rivière à la nage malgré le courant violent. Les veneurs passent au pont de la Madeleine. Après défaut le long de la voie ferrée de Saint-Florent à Bourges, le brocard sur ses fins est couvert par les chiens après trois heures trente de chasse. Les honneurs à M^me Chambon. Suivaient à cheval les maîtres d'équipage et MM. Sicard. Dans les voitures, M^me Honoré Guyot, M^me Chambon, la vicomtesse de Geoffre de Chabrignac, etc.

Le Cercle Hippique de France a inauguré une plaque rappelant l'enseignement de La Guérinière au manège des Tuileries de 1750 à 1751. Il ne reste rien du noble bâtiment disparu par ordre du Premier Consul lors du percement de la rue de Rivoli, mais les principes du grand écuyer sont immuables et forment la base de toute équitation. Le docteur Meunier, maire du XII^e arrondissement, dévoila la plaque.

Les épreuves du C. H. I. d'Alger auront lieu cette année du 13 au 16 mars sur l'hippodrome du Caroubier. C'est un décor unique de verdure et de fleurs avec l'arrière-plan de la Méditerrannée. M. A. Mathiot, l'actif président du comité, met au point l'organisation.

TRÉ-HARDY.


OFFICIERS MINISTÉRIELS
SERVICE DES DOMAINES
LE MAR. 29 JANV. 1952 à 14 h. 30 à la SOUS-PRÉFEC. de BÉZIERS, V. aux ench. publ. de
TERRAINS à BATIR à VALRAS-PLAGE,
en bordure du rivage de la mer,
exceptionnellement situés pr la construction de résidences d'agrément.
LOTS de 300 à 450 m².
PRIX : de 1.500 à 2.100 fr. le mètre carré.
RÉDUC. de 50 % des droits d'enregistrement.
Pr t. rens. s'ad. à la DIRECTION DES DOMAINES à MONTPELLIER (Tél. M2 46-20) et pour visit. à la MAIRIE DE VALRAS (Tél. 23).



LA SUISSE
HIVER FÉERIQUE
VACANCES MAGNIFIQUES

WENGEN Oberland Bernois
PALACE
Une des premières maisons dans la région de la Jungfrau. Séjour idéal. Situation unique. Tous les sports d'hiver. Bar, dancing.
F. BORTER.

WENGEN 1.300 m.
REGINA HOTEL
1^er ordre, situation merveilleuse, centrale et tranquille, face Jungfrau. Bar, orchestre.
J. REINERT, propr.

ZERMATT
HOTEL MATTERHORNBLICK
Maison confortable. Tranquillité. Soleil. Vue. Cuisine et cave réputées. 7 jours tout compris à partir de Fr. 115.

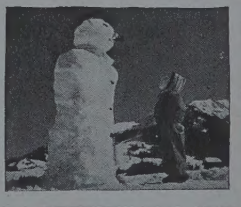


SOURDS
Rien ne vous fera MIEUX ENTENDRE que LE Selectone
Une Très Grande Marque!
DISTRIBUÉ PAR
PHONAK A.E.F.
11, GALERIE DE LA MADELEINE
9, PLACE DE LA MADELEINE
PARIS VIII - Tel : ANJ. 78-19
Demandez-nous l'adresse de nos agents régionaux.



LA SUISSE pour moi c'est... L'Oberland Bernois

GSTAAD
BRILLANT ATOUT de l'OBERLAND BERNOIS
9 monte-pentes - 8-9 heures de soleil
Manifestations mondaines — Excellents Hôtels
Une innovation : abonnements valables pour les 9 ski-lifts de Gstaad : 10 jours Fr. s. 60
Renseignements : *Syndicat d'Initiative de Gstaad ou Agences de voyages.*



Mürren
1.650 mètres
Soleil et neige de Noël à Pâques !
Station pour vacances d'hiver idéale, sportive et gaie. Le centre du « KANDAHAR ». Prix très favorables.
LA PATINOIRE, L'ÉCOLE DE SKI ET DE PATINAGE Y COMPRIS.
Abonnements combinés Funiculaire - Ski-lift avantageux.

Adelboden
1.400 mètres
POUR LES VACANCES D'HIVER !
15 Hôtels * 2 Patinoires * Route automobile * Nouveau télésiège * Ski-lifts * Funi-luge * Téléférique.
Neige abondante — Site ensoleillé — Amusements.
Concours hippique — École suisse de ski.
Bureau de renseignements *Adelboden.*

# PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

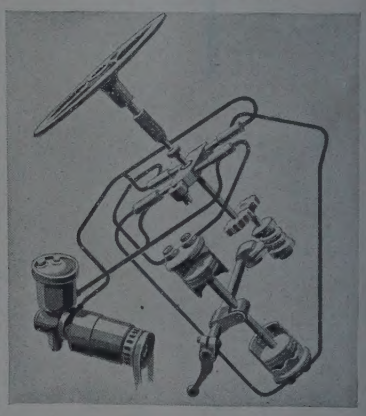
### Réservoirs en caoutchouc

L'industrie du caoutchouc synthétique et celle des matières plastiques se sont associées dans la production de nouveaux réservoirs pour essence, huile, acides, peintures et vernis. Parmi les derniers « containers » fabriqués, un « réservoir-traversin » destiné à l'armée américaine mérite une mention spéciale. A vide, il tient dans une caisse ; monté, en moins de dix minutes il peut recevoir près de 45.000 litres d'essence ou de gas oil.

Des bonbonnes de 250 litres sont destinées à remplacer les tonneaux d'aluminium. Elles se vident automatiquement sans qu'il soit nécessaire d'exercer aucune pression.

### La direction hydraulique des automobiles

La transmission mécanique fait place à la direction hydraulique, et désormais « le volant tourne tout seul », sous la pression du doigt, même à l'arrêt. Le fonctionnement du nouveau système apparaît dans le schéma ci-dessous. La tige de direction est construite en deux parties réunies par un joint universel, la partie inférieure disposant d'un peu de jeu qui lui permet de monter et de descendre tout en pivotant sur une partie sphérique. Lorsque le conducteur tourne le volant vers la gauche, par exemple, l'engrenage supérieur monte sur son voisin, ce qui soulève légèrement la partie inférieure et ouvre deux soupapes de distribution d'un circuit hydraulique. L'huile, sous pression, se précipite dans les cylindres de puissance, dont les pistons actionnent l'arbre de direction. Ainsi le piston fait-il tourner en même temps l'engrenage de la vis sans fin, obligeant celle-ci à tourner rapidement. L'engrenage placé à l'extrémité de l'axe se trouve abaissé à une position neutre qui ferme les soupapes de distribution en maintenant les roues au point où le conducteur les a amenées.

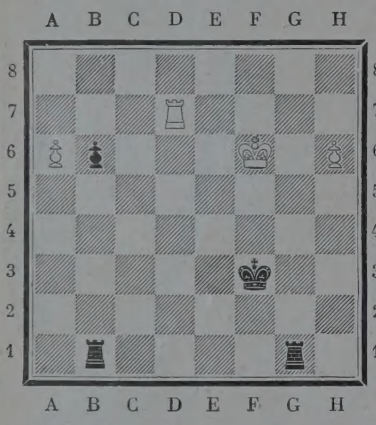


Alors que six tours de volant sont nécessaires pour braquer les roues d'un extrême à l'autre — au moyen de la transmission mécanique — trois tours et demi suffisent avec la direction hydraulique. La puissance autrefois développée par le conducteur est remplacée par la pression d'huile. Enfin, en cas d'éclatement d'un pneu à grande vitesse, le volant ne peut plus être arraché des mains du conducteur puisque seul le circuit hydraulique supporte la réaction.

Si la direction automatique venait à ne plus fonctionner, la transmission mécanique, qui a été respectée, la remplacerait immédiatement. — C. T.

# LES ÉCHECS (N° 93)

*Solution de l'étude n° 94, par Henri Rinck (l'Italia Sc., 1929).*



*Les blancs jouent et gagnent.*

1. h6-h7 ! (et non 1. a6-a7 ? Tg1-g8 ! et pas de gain blanc) 1. ... Tg1-h1. — 2. a6-a7, Tb1-a1. — 3. Td7-d1 ! ! gagne.

Comme aucune tour noire ne peut prendre la tour blanche sans laisser un pion blanc faire dame, la tour blanche prendra une tour noire au prochain coup et mènera un pion blanc à dame.

Voici la plus belle partie disputée lors du championnat du monde 1951.

Blancs : Bronstein. Noirs : Botwinnik.

1. d2-d4, é7-é6. — 2. ç2-ç4, f7-f5. — 3. g2-g3, Cg8-f6. — 4. Ff1-g2, Ff8-é7. — 5. Cb1-ç3, 00. — 6. — é2-é3, d7-d5 (6. ... d7-d6, suivi bientôt de é6-é5, assura un bon jeu aux noirs dans la première partie). — 7. Cg1-é2, ç7-ç6. — 8. b2-b3, Cf6-é4. — 9. 00, Cb8-d7. — 10. Fç1-b2, Cd7-f6. — 11. Dd1-d3, g7-g5. — 12. ç4×d5, é6×d5. — 13. f2-f3, Cé4×ç3. — 14. Fb2×ç3, g5-g4. — 15. f3×g4, Cf6×g4. — 16. Fg2-h3 ! (empêchant le retour du cavalier noir sur é4 en menaçant le pion f5. Les blancs menacent 17. Fh3×g4, f5×g4, 18. é3-é4). — 16. ... Cg4-h6. — 17. Cé2-f4, Fé7-d6. — 18. b3-b4, a7-a6. — 19. a2-a4, Dd8-é7. — 20. Ta1-b1, b7-b5 (pour empêcher b4-b5). — 21. Fh3-g2, Ch6-g4. — 22. Fç3-d2, Cg4-f6. — 23. — Tb1-b2, Fç8-d7. — 24. Tf1-a1 !, Cf6-é4. — 25. Fd2-é1, Tf8-é8. — 26. Dd3-b3, Rg8-h8. — 27. Tb2-a2 (menace 28. a4×b5), Dé7-f8. — 28. Cf4-d3, Ta8-b8 (rend la liberté à la dame noire, mais permet l'intrusion d'une tour blanche à la 7e traverse). — 29. a4×b5, a6×b5. — 30. Ta2-a7, Té8-é7. — 31. Cd3-é5, Fd7-é8. — 32. g3-g4 ! (préparant la décisive entrée en jeu du fou blanc sur case noire) 32. ... f5×g4 (la grande diagonale noire doit rester fermée, car si 32. ... Fd6×é5; 33. d4×é5, Té7×é5; 34. Db3-b2, Df8-f6 ; 35. Fg2×é4 et 36. Fé1-ç3 gagne). 33. — Fg2×é4, d5×é4. — 34. Fé1-h4 !, Té7×é5 (si 34. ... Té7-b7 ; 35. Db3-é6. Ou si 34. ... Té7×a7 ; 35. Ta1×a7, Df8-h6 ; 36. Fh4-g3). — 35. d4×é5, Fd6×é5. — 36. Ta1-f1, Df8-g8 (si 36. ... Df8-h6 ; 37. Fh4-g5 !, Dh6-d6 ; 38. Fh4-é7, Dd6-d5 ; 39. Db3×d5, ç6×d5 ; 40. Tf1-f8+, Rh8-g7 ; 41. Fé7-d6+). — 37. Fh4-g3 !, Fé5-g7 (si 37. ... Dg8×b3 ; 38. Tf1-f8+, Db3-g8 ; 39. Fg3×é5 mat. Ou si 37. ... Fé5×g3 ; 38. Db3-b2+ et mat. en deux coups). — 38. Db3×g8+. Les noirs abandonnent, car si 38. ... Rh8×g8. — 39. Fg3×b8.

*Etude inédite, par André Chéron.*

*Les blancs jouent et font partie nulle.*

André Chéron.


Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

**FRANCE-ILLUSTRATION** MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction TRUdaine 78-47

**TARIFS D'ABONNEMENT**

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

**FRANCE ET UNION FRANÇAISE**

| | AB¹ N° 1 | AB¹ N° 2 | AB¹ N° 3 | AB¹ N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an... | 4.400 | 5.600 | 6.000 | 7.200 |
| 6 mois... | 2.200 | 2.800 | 3.000 | 3.600 |

**ÉTRANGER**

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

| | AB¹ N° 1 | AB¹ N° 2 | AB¹ N° 3 | AB¹ N° 4 |
|---|---|---|---|---|
| Un an... | 5.400 | 6.950 | 7.250 | 8.800 |
| 6 mois... | 2.700 | 3.475 | 3.625 | 4.400 |

**L'abonnement n° 1** donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny).. Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.